

# Liberté

NEUVIÈME ANNÉE - N° 125

1<sup>er</sup> MARS 1966

Téléphone : BOLivar 41-44

Compte-courant postal Paris 14.910-68  
(LECOIN, 20, rue Alibert, Paris-10<sup>e</sup>)

ABONNEMENTS : 1 AN : 7 F

Pour six mois : 4 F

Extérieur : 8,50 F et 4,50 F

SOCIAL, PACIFISTE, LIBERTAIRE, PARAISSANT TOUS LES MOIS \* 0,50 F.

## CETTE MARCHÉ DE LA PAIX

# contribuerait puissamment à faire mettre bas les armes dans le malheureux Vietnam

L'APPEL lancé par Lecoïn dans le dernier numéro de ce journal ne peut qu'entraîner l'adhésion sans réserve, enthousiaste, de l'Union Pacifiste de France.

Notre ami, dont les initiatives généreuses et sans équivoque ne se comptent plus, vient encore, en cette circonstance, de faire preuve de sa lucidité et de son sens de l'action habituels.

Cette marche parisienne pour la paix au Vietnam qu'il nous propose, avec, en point final, trois défilés aboutissant aux ambassades des Etats-Unis, de la Chine et de l'URSS, ne devrait mécontenter que les « sectaires », les partisans d'un bloc militaire, les pseudo-pacifistes.

Elle devrait, par contre, être ardemment approuvée, non seulement par les serviteurs constants de la Paix, les pacifistes intégraux que nous sommes, mais aussi par la masse de braves gens qui, faisant fi des sordides préoccupations politiques des dirigeants, veulent avant tout la fin de l'atroce calvaire du peuple vietnamien.

Car, dans les deux camps, et avec une même sauvagerie, les combattants massacrent, brûlent, torturent, poussés par les potentats de Washington, de Pékin et de Moscou.

Le procès de Johnson n'est plus

à faire. Cet homme, qui s'est présenté aux électeurs avec un programme hypocritement teinté de paix, pour mettre ensuite en pratique les conceptions bellicistes de son adversaire Goldwater, vient de donner sa pleine mesure en refusant d'aider « Terre des Hommes », mouvement désireux de soigner les milliers d'enfants vietnamiens blessés par les bombes, gravement brûlés par le napalm, laissés sans soin par suite du manque d'hôpitaux et de médicaments.

Cette organisation se proposait

d'évacuer en Europe ces malheureuses petites victimes pour les y soigner, et, naïvement, avait demandé au gouvernement américain le prêt d'avions sanitaires pour accomplir cette mission bienfaisante. Le Président des Etats-Unis lui fit répondre : « Il n'existe aucun moyen financier américain capable de soutenir vos activités en Europe ». On serre les poings de rage devant un tel cynisme, en songeant aux sommes colossales pompées par Johnson pour soutenir et accroître son œuvre de mort.

Les dirigeants chinois ne valent pas mieux. Ces bellicistes forcés ont, eux aussi, une très lourde part de responsabilité dans le déroulement des combats. Par leur aide matérielle, par leurs excitations répétées, par leur refus total de toute idée de négociation, ils pèsent fortement sur les décisions d'Ho Chi Minh et de sa sinistre bande.

Un petit détail, mais bien caractéristique, fait apparaître dans toute sa bestialité l'état d'esprit de Pékin : les jeunes recrues chinoises, lors de l'entraînement au

manipement de la baïonnette, doivent lancer avec force leur cri de guerre : « Tue ! Tue ! Tue ! ». Les gradés, ces pousse-au-crime, vont même jusqu'à réprimer la mollesse lorsqu'elle se manifeste au cours de cet exercice vocal !

Quant à l'URSS, si elle semble parfois se cantonner dans une prudente réserve (que nous approuvons, faute de mieux, et sans oublier qu'elle n'est point guidée par un profond souci humanitaire), elle n'en aide pas moins les Nord-Vietnamiens à poursuivre une abominable guerre en les approvisionnant en armements. Et la récente condamnation des deux écrivains soviétiques (comparable, dans son principe, sinon dans ses effets, à l'odieuse suspension du magistrat Casamayor, en France) prouve à quel point la dictature règne toujours dans ce pays. Or, qui dit dictature dit bellicisme !

Ce bref tour d'horizon démontre que les responsabilités, dans cette ignoble tuerie vietnamienne, sont partagées. La proposition de notre ami Lecoïn est donc, nous le répétons, lucide, en même temps que logique et pratique.

Lecoïn peut compter sur notre présence à ses côtés.

Pour une action aussi nécessaire, aussi dénuée d'ambiguïté, nous lui donnons un accord chaleureux.

## EFFORÇONS-NOUS DE L'ACCOMPLIR

Car si cette marche de la Paix s'ébranlait bientôt, et qu'elle eût grande allure, elle aiderait sûrement les pourparlers entre belligérants en vue d'en finir avec un état de guerre qui meurtrit toute une contrée de la terre, affamant ses habitants et les massacrant depuis bientôt cent ans.

Un abondant courrier m'est parvenu approuvant la position de « Liberté » et sa proposition — à l'exception d'un seul correspondant, espèce de « chinois » (ce mot bien vieux situe ce gars parfaitement aujourd'hui), « petit » patron dans la banlieue parisienne, qui raille grossièrement, nous insultant presque, ce qu'il appellerait nos pusillanimités pacifistes ; il est si courageux, lui !

Heureusement tout le monde ne lui ressemble pas. La preuve : cet article de Jean Gauchon et l'approbation de notre initiative par l'Union Pacifiste de France.

L'approbation aussi, cent pour cent, par Emile Bauchet, l'animateur et le directeur de « La Voie de la Paix ».

La preuve encore : l'adhésion sans réserve de l'Action Civique Non-Violente. Tenez, lisez vous-mêmes :

14 février

Cher ami,

Jo Pyronnet et moi, avons lu avec beaucoup d'intérêt vos propositions, concernant la guerre au Vietnam, sur le dernier numéro de « Liberté ». Cette formule nous paraît excellente et nous sommes prêts à demander à nos amis de Paris d'y participer.

Nous serions heureux d'être tenus au courant de cette affaire, notamment, si cela se précise, de la date envisagée.

Avec vous dans ce combat pour la paix. — Claude MICHEL.

Ces premières réactions sont

excellentes mais il en faut d'autres, beaucoup d'autres, pour réussir.

Nous allons faire toutes démarches pour gagner à cette cause, à cette bonne conception du pacifisme, nos amis de l'Île-de-France du Mouvement contre l'armement atomique (le M.C.A.A.) ; les étudiants de Paris aussi ; l'Union parisienne des syndicats F.O. et celle appartenant à la C.F.D.T. ; le syndicat régional des instituteurs et professeurs ; la Libre Pensée également, et nombre d'organisations que nous ne pouvons énumérer par manque de place.

Si nous emportons toutes ces adhésions la Marche pour la Paix aura lieu. Son déroulement en un seul bloc d'abord, et en trois colonnes ensuite, sera considérable.

La guerre au Vietnam en prendra un coup !

Et la paix partout dans le monde s'en ressentira.

Louis LECOIN

Jean GAUCHON

# au hasard du Chemin

## Il n'y a pas d'affaire "Tréfous" !

C'est ainsi que Méline, président du Conseil de la fin de l'autre siècle, disait voici soixante-dix ans, alors qu'on l'interpellait sur l'affaire Dreyfus. Il était des Vosges et se piquait de prononcer à l'alsacienne !

En fait, l'affaire qu'il voulait nier n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements. Elle allait bientôt crever en orage. Un orage qui emporterait Méline et beaucoup d'autres choses.

Comme Méline, de Gaulle a pris le parti l'autre soir de contester qu'on puisse parler d'une affaire Ben Barka.

Certes il n'est pas allé jusqu'à prétendre qu'il n'y avait pas un commencement de quelque chose, mais rien, a-t-il dit, d'extraordinaire !

## Magie des mots !

Le général est un prestigieux escamoteur et maintes fois il sut faire dériver les questions embarrassantes avec des mots.

C'est une de ses ressources profondes et quelques-unes de ses formules suffirent quelquefois à distraire ou à égarer les attentions.

Le « tracassin », le « quarteron » et voici un mois « les zigotos qui le prirent pour une bille » produisirent un effet durable.

Cette fois il a plaidé avec une feinte humilité son « inexpérience » « l'honneur du navire » (dans la note marine à voiles et douceur des lampes à huile), et allégué que l'affaire ne ressortissait qu'au « vulgaire et au subalterne » !

Et l'expression court déjà les rues, assurée comme les précédentes d'une certaine carrière.

Mais, si elle satisfait l'amateur de pittoresque oral et le partisan facilement quitte envers la réalité au travers de la sonorité des mots, ceux qu'elle concerne vraiment s'en paieront-ils aussi facilement.

## Danger de blessures d'amour-propre !

Le petit ou moyen personnel qui est à l'ombre pourrait en effet regimber.

Déjà, par sottise vanité d'être pareillement méconnu.

On s'est en effet prêté un grand rôle et voilà que publiquement on vous bafoue comme la valetaille méprisable du corps de garde !

Les blessures d'amour-propre sont les pires.

Allez donc augurer de ce qui arriverait si là-dessus le policier Souchon, l'hidalgo Lopez et le « chef d'études » Le Roy-Finville s'avisèrent de « déballer » un peu plus qu'ils n'ont fait jusqu'alors !

Car on va murmurant qu'ils en savent des choses à faire sauter la baraque !

Sans doute les sudsuits n'ont-ils pas brûlé toutes leurs cartouches.

Mais probablement leur en prête-t-on, comme il est habituel, plus qu'ils n'en ont.

C'est que les uns et les autres papillonnaient dans un monde où chacun ne joue pas de franche amitié avec le voisin et où tous sont constamment à se précautionner d'« ordres » et de petits papiers de toute nature !

## La plaque tournante

Au petit jeu éventuel des rétorsions, c'est évidemment le dernier inculpé, Le Roy-Finville qu'on pourrait supposer le mieux armé.

Il fut, semble-t-il, la plaque tournante de l'affaire. Merveilleusement informé par Lopez — *techniquement*, en effet, celui-ci paraît bien avoir été un *induc* parfait, pour la morale c'est une autre chose — il eût pu arrêter l'opération dans l'œuf, en tout cas avant le tournant décisif...

Il a pris le parti des dénégations d'abord, de s'accuser d'incurie personnelle ensuite, et, en dernier lieu, autant qu'on peut juger, du mutisme pur et simple !

Il n'est qu'une voix à son propos : qui peut-il couvrir et à quel prix !

L'« honneur de son navire » ou simplement l'honneur d'un membre du « carré » de bord est-il en jeu ?

Ou encore la sûreté de quelqu'un que sa grandeur attache au rivage !

## Un vœu

Ce colonel a-t-il poussé le sens du sacrifice jusqu'à nous faire savoir, en temps opportun, qu'il était cardiaque ?

Tant d'émotions subies pourraient, en effet, demain amener la rupture d'un anévrisme.

Hypothèse fâcheuse qu'il vaudrait mieux épargner au directeur de la Santé, qui ne sortirait plus d'une réputation affreuse, qu'on lui tisserait le lendemain.

Il est des précédents terribles à cette évocation.

Ainsi en 1919, Caillaux fut pris d'une indigestion fortuite, une nuit, au 42, rue de la Santé.

Eh bien, c'est le directeur de la maison qui faillit en mourir.

Le pauvre se voyait déjà accusé par les gazettes des jours suivants d'avoir « suicidé » Ton Jo, sur lequel pourtant il veillait plus jalousement que personne !

Faisons donc un vœu pour le meilleur renom et la carrière du fonctionnaire en place, qu'il n'arrive rien, même de naturel, au colonel Finville, pendant que celui-ci est son pensionnaire.

## Seul le silence est grand...

Selon son goût on mettra donc tous les espoirs de voir rebondir ou étouffer l'affaire dans ce Finville.

L'important est qu'il ne fausse pas compagnie chemin faisant.

Car, plus que pour Figon encore, sa disparition prêterait au roman noir !

En dehors du déplaisir d'avoir été compris dans le « vulgaire et le subalterne », un autre facteur pourrait aussi l'induire à de regrettables épanchements, s'il a, naturellement, quelque chose à épancher.

La solitude.

Déjà mauvaise conseillère dans des circonstances ordinaires mais qui l'est encore bien davantage quand elle est celle de la cellule.

Lopez d'abord, Souchon ensuite ont déjà montré que la détention prolongée déliait plutôt la langue.

Finville, à moins de vertus monacales qu'il

a peut-être, pourrait être tenté aussi, si son sort ne s'éclairait pas promptement, de faire des confidences !

## Si l'on en croit le sage Balthazar

Balthazar Gracian, jésuite espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle et qui écrivit sous le titre « l'Homme de Cour », une sorte d'art de vivre, professe que le sage doit se garder comme de la peste d'être de moitié dans le secret de quelqu'un de plus haut placé que soi.

Quand ce secret n'est pas évidemment le secret banal de l'Etat, celui auquel la seule fonction oblige et qui est observé conventionnellement.

Le secret que veut dire Balthazar est celui qui pourrait lier deux hommes indépendamment des servitudes propres aux mécaniques dans lesquelles ils sont engagés !

Finville donne l'impression, au-delà de la discipline due à l'institution très particulière (le S.D.E.C.E.) dans laquelle il servait, d'obéir à quelque sujétion particulière, très au-delà du rite quotidien !

Ce qui le mettrait dans le cas fâcheux, que notre Gracian recommandait précisément d'éviter.

A lui d'en sortir.

## Pauvre Lopez !

Un autre qui ferait bien de se garder à carreau quand il reverra le jour, c'est le nommé Lopez.

Et pour d'autres raisons que son rôle dans l'affaire Ben Barka.

Il est apparu, on ne peut plus clairement, que notre Don Pedro cumulait ses fonctions du S.D.E.C.E. avec celles d'induc de la Mondaine.

Et cette Mondaine, comme il a été dit, a entre autres attributions le devoir de réprimer le trafic des stupéfiants.

Or il est incontestable que depuis deux ou trois ans, l'hécatombe a été sans précédent dans le secteur de la chnouf !

De grands personnages du milieu sont là-bas à New York à s'étioler dans de moroses prisons en attente d'un Sing-Sing qui pourrait être, pour certains d'entre eux, définitif.

Probablement a-t-on réfléchi dans quelques endroits de Montmartre ou de Marseille sur l'origine possible de ces catastrophes.

Et si quelques imaginatifs « extrapolant » un peu vite allaient penser que Lopez, vu ses brillants états de services au profit de Souchon et de Voitot, était pour quelque chose dans les mésaventures survenues !

Pauvre Lopez !

## Toujours les "stups" ou des "stupéfiants au stupide"

Puisque nous sommes dans les « stups », continuons.

L'affaire en se développant a entraîné, chaque jour, une recrudescence du roman-feuilleton.

Avec des épisodes de plus en plus stupéfiants, si l'on ose dire.

M. Serge Bromberger, nonobstant le saint lieu où il opère, symbole de retenue à l'ordinaire : le « Figaro », nous a fourni d'effarantes précisions.

Ben Barka, au dire de ce phénix en reportage et expert es choses mauresques, aurait tiré le fixe et le casuel de son existence d'agitateur exilé du trafic de la drogue.

Tout comme les caïds de la rue Fontaine ou de la rue Victor-Massé !

L'éminence figuraesque comme le mensonge abonde en détails.

Ben Barka, pour son noir négoce, disposait de toute une légion d'émissaires à « passeport diplomatique », nous précise-t-il.

Et l'on passe pour sérieux au Rond-Point !

## David l'Oseur

Heureusement qu'un autre trafiquant, plus intermittent il est vrai mais figariste tout de même, M. David Rousset veut bien nous assurer dans le « Nouveau Candide » (numéro du 21 février) que de telles affirmations ne sont que « calomnies et absurdités » !

Evidemment ce David est trop soucieux de ses lendemains pour mettre directement la feuille de Bromberger et de Gabriel Robinet en cause, et il ne fait qu'effleurer en parlant de « certains [qui] ont publié qu'en marge de ses activités politiques, Ben Barka s'occupait de nombreux trafics » !

Mais — rétif à la thèse de Serge Bromberger, rejetée comme d'un romanesque indigne, David Rousset en a une autre à nous servir sous le titre modeste de « Cette vérité qu'on n'ose pas dire », vérité qu'il détient apparemment et qu'il ose dire, lui !

## Concentrons-nous !

Vérité ardue d'ailleurs et dans laquelle même en nous y prenant à plusieurs reprises nous n'avons pu démêler.

C'est que la vérité de David Rousset, outre son caractère de présomption, n'est pas une vérité simple.

Elle demande qu'on se concentre beaucoup pour y atteindre.

Le concentré et le concentrationnaire sont, il est vrai, le job de M. Rousset.

Enfin, si on a pu y voir clair, sa thèse serait celle-ci : la part stricte des Marocains dans l'affaire serait secondaire, sinon fortuite.

Quant aux imbrications françaises, elles relèveraient tout au plus de l'anecdote.

Toute la responsabilité de l'entreprise, incomberait à des entités ou puissances non désignées.

« Le drame se noue au croisement des activités nationales et internationales de Ben Barka », nous est-il enseigné.

Mais comme il nous a été doctement expliqué que Ben Barka était le dispensateur d'un Fonds de solidarité afro-asiatique, fourni pour l'essentiel par des apports chinois ou russes, on est tout près de croire que Pékin ou Moscou va ou vont être mis en cause.

Supposition vaine, Rousset nous laisse haletants !

Et l'on en vient à une hypothèse inconcevable sous une telle plume :

Serait-ce les Américains et la fameuse C.I.A. (Central Intelligence Agency) qu'ambiguement le collaborateur de « Candide » voudrait désigner ?

Thèse qui rejoindrait par des détours savants celle de certains gaullistes et qui expliquerait alors l'hospitalité accordée par « Candide » à l'auteur de l'« Univers concentrationnaire » !

Jusqu'à plus ample informé, l'obscurité demeurera !

**N**OUS ne pouvons publier, dans ce numéro, certaines lettres que nous continuons à recevoir se rapportant au livre de Louis Lecoin — le « directeur » n'étant pas en mesure de nous accorder cette fois la moindre place. Peut-être le pourrons-nous, le mois prochain ?

« Le cours d'une vie » continue à bien partir. Quatorze mille exem-

# ENCORE UN PEU DE DILIGENCE

plaires sont en main à l'heure présente — et sans que la librairie s'en soit mêlée ; pour cause, puisqu'elle n'a pu encore en être munie.

Beaucoup d'amis avouent que c'est là un tour de force sans pré-

cédent. Nous savons, nous, qu'il n'a été opéré que grâce seulement au concours dévoué des militants de « Liberté » que nous ne remercions jamais trop — auxquels nous persistons à faire appel afin de ve-

nir à bout dans un bref délai, des 11.000 exemplaires qu'il nous reste à écouler pour envisager, le plus vite possible, un second tirage du livre.

Nous pressons donc tout le mon-

de, car il nous faut agir au plus tôt, l'imprimeur ne conservant le plomb que deux mois encore — jusqu'à fin avril.

Toute une propagande dépend de la diligence de tous, de la vôtre camarades. Vous en avez fait preuve pas mal jusqu'ici, mais ne vous arrêtez pas en si beau chemin — l'enjeu en vaut la peine !

**"AMIS DE LIBERTÉ"**

# Pour une réelle " Démocratie Economique "

**N**AGUERE les syndicats et partis politiques de gauche se déclaraient contre « l'exploitation de l'homme par l'homme » et pour « l'abolition du salariat ». Chacun pouvait comprendre cela à sa façon ; c'était, en tout cas, la promesse de plus de justice et de dignité pour tous.

A présent, dans la presse de la C.G.T., on ne trouve plus le rappel de ces formules vagues encore que prometteuses ; c'est qu'elles ne cadrent plus avec la montée au pouvoir de la nouvelle classe des exploités, dont les technocrates russes sont les prototypes. En fait de socialisme, ces Messieurs n'ont que « socialisé » l'exploitation de l'homme par l'homme, ce qui risque fort de faire durer celle-ci au lieu de la supprimer.

Cette évolution s'est répercutée dans tout le mouvement ouvrier. C'est ainsi que dans le manifeste de la C.F.D.T. (ex-C.F.T.C.), s'il est dit que le capitalisme « reste le régime de l'exploitation de l'homme par l'homme », on est assez discret sur les nouveaux féodaux de l'industrie et du Plan ; on se contente de dénoncer « toute déviation autoritaire et technocratique de l'Etat » et de préconiser « une véritable démocratie politique et économique ».

Une véritable démocratie politique et économique ! Voilà une nouvelle formule aussi vague et aussi prometteuse que les précédentes. Or c'est précisément la formule que les Clubs de l'Opposition, et après eux la Fédération démocrate et socialiste, présidée par Mitterrand, ont adoptée, eux aussi.

Que signifie exactement cette formule ? Chacun va l'interpréter à sa façon. Pour les technocrates du Pouvoir, qui organisent un chômage technologique afin d'assouplir le prolétariat, et même pour certains membres du « Club des Jacobins », cela se limitera à une politique paternaliste, facilitant la mise en condition des travailleurs. Ils ne désavouent certainement pas le président des Cadres qui, reçu par Debré, a hautement exigé le « respect de la hiérarchie des salaires et traitements » ! Notre ministre « social » l'a rassuré : si l'augmentation des transports est pour demain, on promet la « justice sociale » pour... dans deux générations seulement ! D'ici là on a le temps de voir venir.

Dans l'optique de l'adhérent moyen de la nouvelle Fédération,

« démocratie économique » voudra dire que chaque citoyen devra avoir les moyens et les loisirs nécessaires pour se cultiver, s'associer, s'exprimer, afin qu'il puisse exercer pleinement ses droits politiques. Ce qui serait déjà beaucoup mieux.

Mais pour le véritable militant ouvrier, « démocratie économique » ne peut signifier que la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme ; et pour y arriver il n'y a qu'un moyen : le « salaire social moyen » pour tous ! Perspective lointaine, bien sûr, mais à ne jamais perdre de vue ! Car il n'est pas douteux qu'aussi longtemps que certaines catégories d'individus bénéficieront de privilèges, ils abuseront des postes stratégiques qu'ils peuvent occuper dans la production ou dans les services de l'Etat, non seulement pour conserver ces privilèges, mais encore pour essayer de les accroître.

Cela n'empêche que chaque fois qu'un syndicaliste pose la revendication du salaire social moyen, les protestations fusent, même chez ceux qui se croient de « gauche ». Et pourtant les théoriciens bourgeois eux-mêmes admettent qu'il existe chez l'homme une profonde tendance égalitaire, déjà exprimée dans le christianisme primitif, et qui renaît à chaque génération, tout comme l'instinct migrateur, par exemple, chez les hirondelles. Aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé le moyen, dans notre société moderne, de satisfaire cette aspiration fondamentale de l'homme, la lutte des classes sévira.

Marx a fait de cette lutte des classes le moteur de l'Histoire. Selon lui l'évolution devait se faire en gros d'après le schéma suivant : Société primitive : tous égaux, pas de lutte des classes ; Féodalité : lutte des serfs contre les seigneurs et montée de la bourgeoisie ; Capitalisme : lutte des prolétaires contre les capitalistes ; et enfin Socialisme : élimination des capitalistes, les travailleurs réconciliés vivent heureux dans une société qui s'administre toute seule, sans l'Etat, rien que d'après des statistiques ! Il n'avait pas prévu qu'aux Capitalistes succéderaient les Technocrates qui, avec des méthodes scientifiques, pousseraient l'exploitation de l'homme par l'homme à un degré encore jamais atteint.

On comprend que ces nouveaux seigneurs veuillent maintenir la confusion sur leur rôle. Malgré des

études fracassantes comme celles de Burnham et de Djilas, ils font écrire par leurs valets de plume que sous leur régime la lutte des classes n'existe plus. Selon eux, le grand directeur qui gagne des millions et le manoeuvre-balai qui tire le diable par la queue ont les mêmes intérêts... puisqu'ils sont tous les deux des employés ! C'est grotesque !

Et de prétendus marxistes, staliniens ou trotskystes, s'en tenant à la lettre au lieu de l'esprit, leur emboitent le pas, oubliant que la Dialectique leur fait une obligation de repenser constamment les événements. Voici ce que Léon Blum écrivait, peu avant sa mort, sur cette question brûlante :

« L'évolution de la Russie soviétique sous le gouvernement de Lénine et surtout de Staline, nous a démontré une vérité dont aucun marxiste n'avait, je crois bien, aucun pressentiment il y a une cinquantaine d'années et que j'aurais moi-même accueillie avec stupeur, probablement avec révolte, si on l'avait énoncée devant moi dans ma jeunesse. Cette vérité est que le régime juridique de la propriété peut être transformé du tout au tout sans que cette révolution ait pour conséquence l'émancipation effective des travailleurs. »

« La Russie soviétique nous offre le spectacle d'un immense pays où, sans contredit possible, le système de la propriété capitaliste a été détruit de fond en comble et où, cependant, le régime du salariat subsiste, où la condition matérielle des travailleurs reste misérable, où toutes les libertés élémentaires de la personne dans l'ordre civique, économique ou politique, leur sont impitoyablement refusées. » (Le Populaire, 5 mars 1950.)

La condamnation des deux écrivains russes à 5 et 7 ans de camp de concentration indique que les technocrates russes ont encore beaucoup à faire pour se civiliser.

Nous constatons ainsi que si les instincts égalitaires de l'homme ne se laissent pas supprimer, on peut, tout comme les instincts sexuels, les refouler par la terreur et par une « éducation » appropriée. On obtient alors une civilisation qui donne l'apparence extérieure de l'ordre, mais dont le désordre profond se traduit par l'ennui, la mélancolie, le désespoir de sa jeunesse, si ce n'est par des explosions de sadisme et de violence meurtrière. Les thuriféraires d'un tel régime ne manqueront pas, alors, d'incriminer, selon le pays, l'absence de religion, ou l'absence de foi dans le parti...

Mais, diront certains, le savant qui invente et l'ingénieur qui dirige méritent quand même un salaire supérieur au manoeuvre-balai ! Tout d'abord, dans une société bien organisée, doit-on réduire un homme au manoeuvre-balai ? Ensuite il faut distinguer entre ce qui est nécessaire à l'exercice du métier et ce qui est jouissance personnelle. Qu'un savant ait gratuitement à sa disposition laboratoire, livres, revues, appareils pour ses travaux, cela coule de source ; qu'un directeur ait voiture avec chauffeur et même avec téléphone à sa disposition si son travail l'exige, quoi de plus normal ; mais pour son plaisir personnel, il n'y a aucune raison qu'un directeur de banque, « simple employé », puisse disposer de plusieurs millions par mois alors qu'un cheminot ne touchera que 80.000 francs légers, et encore !

Il faut bien encourager le mérite, diront d'autres. Vouloir récompenser le mérite d'un homme de valeur par de l'argent au lieu des hon-

neurs seuls, sera considéré dans une société bien organisée comme une insulte !

Alors, répliqueront les mêmes, vous ne trouverez plus personne pour assumer des responsabilités. Ça c'est du blablabla. Il n'y a qu'à voir partout, dans les syndicats comme ailleurs, les mâles rivaliser, tels des chiens de traîneaux, à savoir qui prendra la tête, pour perdre toute inquiétude à ce sujet. Au contraire, en supprimant tout sur-salaire on écartera en même temps les bas égoïstes, qui ne peuvent faire que de mauvais chefs, ceux, précisément, que sélectionnent les régimes d'exploitation.

D'ailleurs, le travail d'organisation d'un grand chef n'est pas plus désagréable que le travail de l'homme du rang ; bien au contraire, et j'en parle d'expérience...

Les « réalistes », qui généralement ne sont que des « découragés », hausseront les épaules : Le salaire unique pour tous, quelle utopie ! Ils ignorent certainement qu'une des plus grandes coopératives ouvrières de production de Paris, renommée pour ses appareils de mesure, et que les P. et T. chargeaient de commandes-tests pour les centraux téléphoniques, s'était développée et avait prospéré pendant plus de 50 ans sous le régime du « salaire unique ». Partie avec 7 membres elle atteignit un personnel hautement qualifié qui dépassait le millier, avant de succomber aux difficultés suscitées par le milieu extérieur hostile : la banque lui imposa après guerre un directeur de son choix et la suppression du « salaire unique » pour les associés.

Argument inattendu, dans son dernier livre, « les 40 000 heures », Jean Fourastié, éminent membre d'une des commissions du Plan,

constate que même sous le régime actuel il existe une certaine tendance d'agglutination des salaires autour de la moyenne du professionnel de Paris.

Pour accélérer cette tendance bénéfique à une production orientée vers le marché de masse, il suffirait de libérer les ressorts moraux du sens égalitaire des hommes, et de dénoncer comme immorale toute consommation qui dépasserait la moyenne, puisque, obligatoirement, elle se fait au détriment de ceux qui n'atteignent pas cette moyenne. Les vrais chrétiens ne pourront que nous approuver.

Actuellement encore, ceux qui ont peiné pour gravir les échelons, et, plus douteux, ceux dont les parents ont payé les études, peuvent avoir l'impression que le sur-salaire leur est dû. Mais à partir du moment que l'Etat (c'est-à-dire nous tous) assure les frais des études, que l'étudiant touche même un bon traitement pendant ses études, il n'y a aucune raison pour qu'il bénéficie encore, ensuite, pour un travail plus intéressant, d'un salaire vingt fois supérieur.

Et ce n'est qu'avec le « salaire social moyen » que toutes ces formules vagues et prometteuses : « justice sociale », « suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme », « démocratie économique » prendront un sens concret. Ce ne sera aussi qu'à partir de là que les dirigeants pourront vivre en pleine confiance avec les dirigés, qu'ils pourront renoncer au machiavélisme tortueux, aux barbouzes et aux camps de concentration pour diriger la société vers sa réelle grandeur qui est, autant que cela se peut, le bonheur pour tous.

Maurice LIME

## 50 ans de "Canard"

Lecteurs qui n'avez pas trouvé « Le Canard de poche », tome 1, rassurez-vous. Le premier tirage a été vite épuisé mais nos amis du « Canard enchaîné » procèdent en ce moment à un second tirage de ce petit volume si intéressant et peu cher : 3 francs. Retenez-le chez votre libraire.

## Chez les Espérantistes

S.A.T. Amikaro et S.A.T., Associations espérantistes se réclament des doctrines pacifistes, ouvrières et anationalistes organisées, en 1966, deux congrès d'espéranto.

Le premier aura lieu à Bordeaux du 9 au 12 avril (S.A.T. Amikaro) et le second à Swanwick, Derbyshire (Grande-Bretagne) du 23 au 30 juillet.

Pour tous renseignements au sujet de ces congrès, ou pour l'étude de l'espéranto, s'adresser à S.A.T., 67, avenue Gambetta, Paris-20°.

## Pour l'Espagne libre

### Grand meeting à Rouen

MERCREDI 30 MARS, à 20 h. 45

Salle du Cinéma Cinédit

sous la présidence effective de LOUIS LECOIN

Avec les orateurs locaux : **CHATROUSSAT**, de l'Union des pacifistes ; **DEHOVE**, de F.O. ; **Louis DUBOST**, groupe libertaire ; **M<sup>e</sup> Annie EPELBAUM**, de la Ligue des Droits de l'Homme ;

Et le concours des orateurs parisiens : **Yves DECHEZELLES** ; **Claude BOURDET** et **Denis FORESTIER**.

Tous les amis de la région, tous les partisans de la liberté appuieront nombreux par leur présence cette manifestation antifranquiste.

## Pour la libération des esclaves

Prenez date, camarades de la région parisienne, et retenez que le **MARDI 3 MAI**, à 20 h. 30, aura lieu à Paris un

### Très vaste meeting

GRANDE SALLE DE LA MUTUALITÉ

Parlez-en, dès à présent, autour de vous. L'écho de cette protestation, à caractère si humain, doit traverser l'espace, avoir une grandiose résonance et parvenir, pour les rassurer et leur donner espoir, aux oreilles et au cœur douloureux des malheureux esclaves qui gémissent encore sous le fouet. Cette protestation parisienne du 3 mai a pour but notamment d'agir sur le Conseil Economique et Social des Nations Unies qui se réunit à Genève, en juillet prochain, en vue d'adopter le principe, ferme cette fois, de la libération de ces pestiférés.

Notre comité « Action pour l'abolition de l'esclavage » vous appelle tous à l'aide dans cette œuvre salvatrice.

# UN LIVRE SUR L'ANARCHISME

Il faut féliciter la maison Gallimard qui vient, dans sa collection « Idées », de publier un tel livre.

Il faut remercier Daniel Guérin de l'avoir écrit.

Il faut savoir gré à notre ami d'avoir fait le point avec tant de lucidité, d'objectivité, de courage, d'honnêteté. Et tant pis si ces mots se recourent. Les qualités qu'ils désignent sont assez rares de nos jours, pour qu'on ne les monte point en épingle toutes les fois que l'occasion s'en présente.

L'ouvrage est court — moins de 200 pages. Mais il est très clair, et d'une exceptionnelle densité. Il comporte une bibliographie récente à laquelle pourront se référer tous ceux qui voudront compléter, ou contrôler, les idées et les faits présentés par Daniel Guérin.

Le thème en effet est simple. L'auteur ne présente que « les principaux thèmes constructifs de l'anarchisme », et il montre ensuite comment ces thèmes se sont inscrits « dans les grands moments où (la doctrine) s'est trouvée soumise à l'épreuve des faits ».

Sans doute y a-t-il lieu de noter d'abord que la doctrine anarchiste n'est celle ni d'un homme, ni d'un groupe d'intérêts, même les plus respectables, comme ceux des pionniers de Rochdale, encore moins d'un « lobby » comme disent les Américains.

Elle résulte des observations et des méditations d'hommes et de savants qui, penchés sur les misères de leur temps, ou plongés au beau milieu, ont réfléchi aux meilleurs moyens d'éliminer cette misère ; par suite de la dénoncer, de lutter dans le présent contre elle, et de construire un avenir meilleur. A cet égard, je ferais volontiers remonter les origines de la doctrine anarchiste à Platon et à Thomas More.

Malgré les parentés incontestables que l'on peut trouver entre les thèses de Marx et de Proudhon, de Marx et de Bakounine, pourquoi ces derniers seuls peuvent-ils être retenus parmi les pères de l'anarchisme ? Simplement parce que leur préoccupation n'est pas d'éliminer seulement ou d'abord la misère matérielle, mais en même temps, et si possible avant, la misère morale. Celle qui faisait des paysans, au temps de La Bruyère, non des êtres humains, mais « des animaux farouches, répandus dans la campagne », et des enfants, au temps de Proudhon, des rouages de machines.

« Son état permanent de révolte conduit l'anarchiste à ressentir de la sympathie pour les irréguliers, les hors-la-loi, à embrasser la cause du forçat ou de tout autre réprouvé. C'est bien injustement, estime Bakounine, que Marx et Engels parlent avec le plus profond mépris du Lumpenproletariat, du « prolétariat en haillons », « car c'est en lui et en lui seul, et non pas dans la couche bourgeoisée de la masse » ouvrière, que réside l'esprit et la force de la future révolution sociale ».

Et c'est une des raisons — combinée sans doute avec l'exemple du nihilisme russe — qui conduisit le mouvement anarchiste aux excès du terrorisme, de la « propagande par le fait » annoncée par le congrès de Berne en 1876. « Le 25 décembre 1880, Kropotkine clama dans son journal, le « Révolté » : « La révolte permanente, par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite... tout est bon pour nous qui n'est pas la légalité. » De la « propagande par le fait aux attentats individuels, il n'y eut plus qu'un pas. Il fut vite franchi. » (87)

Il ne saurait être question, maintenant, de résumer le livre de Guérin. Chaque paragraphe, chaque ligne, chaque détail sollicite les commentaires, suscite les réflexions, exige la méditation. Je ne retiendrai ici, pour essayer d'en montrer la densité, que quelques thèmes de réflexion.

Ce n'est pas la chose la moins frappante, quand on étudie la pensée et l'action anarchistes, que de voir combien l'une et l'autre, loin d'être « utopiques » (au mauvais sens du mot, c'est-à-dire fondées sur des rêveries, éloignées du réel, incapables de préparer utilement l'avenir) ont été au contraire fondées sur des observations scientifiques, solidement ancrées dans les réalités présentes,

continuellement en veine de « vues prophétiques », de remarques profondes et d'hypothèses que l'avenir devait vérifier.

C'est ainsi que « Stirner en veut tout particulièrement à la morale sexuelle. Ce que le christianisme « a machiné contre la passion » les apôtres du laïcisme le reprennent purement et simplement à leur compte ». Et l'on sait combien de terrain vient de gagner, depuis quelques mois seulement, pourrait-on dire, la lutte contre les tabous sexuels. Ce n'est pas tout. « Stirner, devançant la psychanalyse contemporaine, observe et dénonce l'intériorisation... (p. 11) découvre aussi, dans sa réhabilitation de l'individu, le subconscient freudien... Et l'on entend à travers ses brillants aphorismes comme un premier écho de la philosophie existentielle. Et c'est ainsi qu'il se fait le champion de la lutte contre les préjugés de la « morale puérile et honnête ». (pp. 33 et 34).

Dans sa critique de l'Etat, Proudhon dénonce ce qu'il a sous les yeux, « le gouvernement de l'homme par l'homme », « dans une tirade digne d'un Molière ou d'un Beaumarchais », mais il n'est pas moins lucide. Et par exemple, au point de vue économique, il « marche avec son temps. Il comprend qu'il est impossible de revenir en arrière. Il est assez réaliste pour apercevoir, comme il le confie dans ses « Carnets », que « la petite industrie est aussi sotte que la petite culture ». Pour la grande industrie moderne, exigeant une importante main-d'œuvre, une mécanisation poussée, il est délibérément collectiviste : « Nous n'avons pas le choix », tranche-t-il. Et il s'indigne qu'on ait osé le prétendre « adversaire du progrès technique ». (pp. 53-54).

Ainsi, pourrait-on ajouter, le système capitaliste a-t-il bien mérité de Proudhon : Que sont les trusts et les cartels, sinon des associations ? ... Mais des associations de capitaux, où les options majoritaires ne sont pas basées sur le nombre des hommes, mais sur le nombre des actions — c'est-à-dire à l'encontre du véritable esprit associatif.

Dans le même esprit, Bakounine entrevoit les perspectives de planification à l'échelle mondiale qui s'ouvrent à l'autogestion. « ... A la lumière des données, aussi larges que précises et détaillées, d'une statistique mondiale », elles combineront l'offre et la demande... de sorte qu'il n'y aura plus ou presque plus de crises commerciales ou industrielles. » (pp. 65-66).

S'agissant du péril né de l'extension des attributions de l'Etat, dans une vision prophétique, Proudhon annonce le fléau majeur du XX<sup>e</sup> siècle : « Le fonctionnarisme » pousse au communisme de l'Etat, « à la destruction de toute pensée libre. Tout le monde demande à s'abriter sous l'aile du pouvoir. On ne manquera pas de savourer le parfum actuel de cette remarque.

En ce qui concerne des événements qui devaient se produire bien longtemps après, Bakounine, toujours extra-lucide, croit en la Révolution russe : « Si les ouvriers de l'Occident tardent trop longtemps, ce seront les paysans russes qui leur donneront l'exemple. » La Révolution, en Russie, sera, essentiellement, « anarchique ». Mais gare à la suite ! Les révolutionnaires pourraient bien continuer tout simplement l'Etat de Pierre le Grand « basé sur la suppression de toute manifestation de la vie populaire », car « on peut changer l'étiquette » que porte notre Etat, sa forme, mais le fond en restera toujours le même ». Ou il faut détruire cet Etat, ou se « réconcilier avec ce mensonge le plus vil et le plus redoutable qu'ait engendré notre siècle : la bureaucratie rouge ». Et Bakounine lance cette boutade : « Prenez le révolutionnaire le plus radical et placez-le sur le trône de toutes les Russies, ou conférez-lui un pouvoir dictatorial... et avant un an il sera devenu pire que le tsar lui-même ! » (p. 30).

Ainsi, pour Daniel Guérin, non seulement ce que l'on pourrait appeler la vocation prophétique (sans intention confessionnelle, bien entendu) de la pensée anarchiste n'est pas ce que Roger Martin du Gard désignait par « une vue de l'esprit », c'est bien autre chose : une extra-

polation rationnelle, scientifique, du présent dans l'avenir ; une projection en avant de la réalité, ou encore pour employer un mot devenu très à la mode parmi les planificateurs d'aujourd'hui, c'est de la « prospective », c'est-à-dire une méthode presque mathématique de prévision des besoins de toute nature de la société et des moyens de satisfaire à ces besoins.

En ce qui concerne l'action anarchiste, il faudrait ici parler longuement de l'autogestion ouvrière. Née spontanément de la Révolution de 1848, elle a été pour Proudhon le « fait révolutionnaire » par excellence. Et ce sont ses réapparitions successives, au cours de la Commune, au début de la Révolution russe en 1917, et surtout au cours de la Révolution espagnole qui retiennent l'attention, indépendamment de ce qu'il a été donné d'observer en Yougoslavie et plus récemment encore à Cuba et en Algérie.

Mais c'est dans son tableau de l'anarchisme dans la pratique révolutionnaire que Daniel Guérin fait le point d'une façon décisive sur les virtualités de l'action anarchiste et sur les obstacles auxquels elle s'est heurtée. Cela se résume dans la leçon tirée par Voline de l'affaire de Cronstadt : « (Ce) fut la première tentative populaire entièrement indépendante pour se libérer de tout joug et réaliser la Révolution sociale : tentative faite directement par les masses laborieuses elles-mêmes, sans « bergers politiques », sans « chefs » ni « tuteurs ». Et « Le Libertaire » des 7-14 janvier 1921 publiait « l'appel pathétique des anarcho-syndicalistes russes au prolétariat mondial : « Camarades, ne répétez pas nos erreurs : ne laissez pas le communisme d'Etat s'établir dans vos pays ! »

A quoi devait faire écho peu après (novembre 1921), l'Union Anarchiste Italienne, au moment de clore son expérience des conseils d'usine.

En Espagne, c'est la capacité constructive de la classe ouvrière, urbaine et rurale, qui est soulignée, mais aussi les responsabilités de l'esprit autoritaire — de l'intervention bolchevique — dans la défaite finale. La soif de domination des uns a fait échec à la clairvoyance et à l'honnêteté des autres.

Clairvoyance telle qu'un observateur a pu dire que « Proudhon a visé juste plus qu'on ne pouvait le croire », et qu'un enquêteur sur la situation à Cuba résume le remède dans un mot : l'autogestion...

« Ainsi, conclut Daniel Guérin, l'idée libertaire est, depuis peu, ressortie du cône d'ombre où ses détracteurs la reléguèrent. L'homme d'aujourd'hui, qui vient d'être, sur une large surface du globe, le cobaye du communisme étatique... se penche, soudain... sur les esquisses de société nouvelle autogestionnaire que proposaient, au siècle dernier, les pionniers de l'anarchie... Mais l'anarchisme, si une chance de renouveau lui est ainsi offerte, ne parviendra à se pleinement réhabiliter que s'il sait démentir, dans sa doctrine comme dans son action, les interprétations controuvées dont il a été trop longtemps l'objet. » (pp. 179-180).

Que dire de plus ? Ce tout petit volume, de lecture aisée, tant son auteur a eu souci d'être clair, me paraît devoir constituer la meilleure préface, une préface absolument indispensable, à toute étude objective de l'anarchisme, en même temps qu'un guide pour qui voudrait développer sans parti pris sa connaissance de la doctrine et de l'action anarchistes dans le passé ; et enfin un point de départ incomparable pour qui voudrait renouveler ses méditations et ses projets d'action pour l'avenir.

Aucun adversaire honnête, aucun partisan sérieux du mouvement anarchiste ne pourra plus se passer de ce livre, dont il faut souhaiter qu'il se répande vite parmi la jeunesse ouvrière et étudiante, dans les milieux ruraux aussi bien que dans les milieux urbains, parmi les syndicalistes et les coopérateurs, en France et dans le monde, partout où il y a des hommes et des femmes qui veulent, pour le bien-être et la liberté de tous, que le monde change de bases.

Lucien LAUMIÈRE

# Une arme contre l'esclavage

Des livres d'histoire qui se lisent un peu à la manière d'un roman, ce n'est pas rare. En voici un de plus.

Des dossiers accumulés, dont chacun contient un terrible réquisitoire, ce n'est déjà plus si commun. Voilà bien plutôt ce qu'est le livre de Jacques Helle : « Les Humiliés ».

Edité en Suisse, dans la « Nouvelle Bibliothèque » de Neuchâtel, c'est une revue historique, c'est-à-dire à la fois explicative et descriptive de l'esclavage, depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, jusqu'à nos jours où on en constate la recrudescence, en Afrique. On peut regretter seulement qu'un tel ouvrage ne comporte pas en appendice une bibliographie, si sommaire fût-elle.

Réquisitoire terrible dans sa concision. On y énonce tous les motifs, avouables ou non, avoués ou non, qui ont conduit à cette forme odieuse d'« exploitation de l'homme par l'homme », qui paraît à la réflexion dénuée de tout fondement rationnel ou affectif, et dont tous les aspects révoltent l'esprit et le cœur.

« Lorsqu'ils sont achetés et conduits à l'habitation, il faut éviter sur toutes choses l'insatiable avarice et l'horrible dureté de certains habitants, qui les font travailler tout en arrivant... C'est n'avoir point du tout de charité ni de discrétion et n'entendre rien en ses propres intérêts que d'agir en cette manière. Ces pauvres gens sont fatigués d'un long voyage, pendant lequel ils ont toujours été attachés deux à deux avec une cheville de fer. Ils sont exténués de la faim et de la soif, qui ne manquent jamais de les faire souffrir beaucoup pendant la traversée, sans compter le déplaisir où ils sont d'être éloignés de leur pays, sans espérance d'y jamais retourner ». C'est le Père Labat, qui venait d'en acheter douze, qui parlait ainsi...

L'auteur n'a pas manqué — et il

faut lui en savoir gré — de faire le rapprochement entre la condition ouvrière aux débuts de l'ère industrielle en Europe et la condition des esclaves à la même époque, c'est-à-dire au moment où la main-d'œuvre était aussi nécessaire aux producteurs de coton qu'aux industriels cotonniers : « Dormir grassement, chanter, rire, danser et s'appeler esclave, oh, c'est là le comble de la dégradation morale et ce spectacle est le désespoir sans cesse renaissant de nos grands sentenciers... Ah, si seulement ces infâmes portaient leur esclavage avec abatement, avec une dignité sombre, rien n'empêcherait de les y laisser gémir. Le prolétaire, en revanche, c'est beau de souffrance. Le froid, la faim, le chagrin, l'opprobre creusent et sillonnent son visage. La dignité de l'homme n'est point compromise en sa personne par le contraste des ignominies qu'il endure et les éclats d'une folle gaieté. Voilà qui honore l'humanité ; tout se passe ici selon nos règles ». C'est là une citation de Gougenot des Mousseaux, dont on se demande si ses contemporains ont bien apprécié l'humour.

Quant au bilan de la traite des noirs, il se passe de commentaires : « Il n'a guère été contesté que dans les différents postes... que nous avons visités, l'emprisonnement des femmes otages, l'assujettissement des chefs à des travaux serviles, les humiliations qui leur ont été infligées, la chicote donnée aux révoltés, les brutalités des noirs préposés au service des détenus fussent une règle habituellement suivie. » (Rapport de la Commission d'enquête envoyée au Congo en 1905). Tel fut le prix du passage d'une économie de subsistance à une économie capitaliste. Pour approvisionner les marchés du travail d'Amérique latine, des Isles, des U.S.A., l'Afrique fut, au cours des siècles, amputée de 65 à 80 millions d'hommes.

## LE BRAVE SOLDAT SCHWEIK

APRES avoir tourné dans la grande banlieue parisienne, avec son excellent spectacle : « Le brave soldat Schweik », le Franc-Théâtre fait escale pour deux mois au Théâtre « G.-Philippe », de Saint-Denis. Depuis le 24 février la pièce est jouée à Paris, à l'Athénée.

La pièce que Milan KEPÉL a adaptée du très célèbre roman tchèque de Jaroslav HASEK, continue à jouer son merveilleux rôle de débouillage de crânes, qui est toujours hélas d'actualité et de nécessité. Le semi-balourd M. Schweik, à mi-chemin de la simplicité et de la roublardise est certes, de tradition, le symbole de l'esprit de résistance tchèque non-violent ; mais il reste un excellent professeur pour toutes occasions où un peuple doit subir un oppresseur intérieur ou envahisseur. Les pires accusations sont données sur un ton convaincu, qui peut toujours sembler abonder dans le sens du tyran. Ainsi, dans la scène finale où Schweik portant sa corde va vers son supplice, qu'il transformera en libération, déclare à ses bourreaux :

« Quel dommage que notre Empereur (en fait c'est l'Empereur autrichien, envahisseur), ne puisse voir tous ses soldats étendus sur le champ de bataille ! Comme il serait heureux de voir que « ses » soldats, qui se sont si bien battus, sont encore utiles comme engrais, après leur trépas ! »

La mise en scène de Jose Valverde est claire, animée, lisible et efficace. Les décors, conçus pour les tournées, Camille OSOROVITZ les a réduits à des meubles et objets en silhouettes et à des projections fixes pour les toiles de fond.

Ils ne s'en accordent que mieux avec l'aspect « guignol », mais guignol au vitriol de l'entreprise. Enfin les acteurs, tous excellents et jouant de tout leur cœur, ne méritent en bloc que des éloges ; mais il faut tout de même louer spécialement la performance de Paul Le PERSON, qui ne quitte pratiquement pas la scène en

SCHWEIK et dont l'impassible insolence masquée de finauderie respectueuse (dans le texte), porte toute la pièce et en fait un bien réjouissant manifeste de « Merde aux tyrans ! ». — René GIEURE.

## FANTOMAS

A un moment où Fantômas étale sa sinistre silhouette sur nos murs et s'agit sur nos écrans, la lecture du cahier qui lui a été consacré par « la Tour de Feu » ne manque pas d'intérêt. Il faut bien dire pourtant que ce qui a inspiré Pierre Boujut et Jean Duperray dans la présentation de ce personnage de roman populaire, c'est surtout l'évocation de l'un des auteurs, Marcel Allain.

La profonde sympathie de Boujut pour Marcel Allain s'explique d'ailleurs par la curieuse et forte personnalité de ce dernier, à la fois poète et, pourrait-on dire, prestidigitateur, romancier d'une puissance verbale exceptionnelle et en même temps quelque chose comme bateleur de tréteaux. De sorte que :

Ainsi peut-on, sans contradiction mortelle, reprocher les assassinats et s'abandonner à la séduction de cette ombre qui glisse sur les toits, qui découpe savamment ses victimes en morceaux, de « cette silhouette légendaire, à la face dissimulée derrière une cagoule ».

Ce qui nous attire en Fantômas, c'est l'adresse, le don de réussir ses tours, l'art de sortir de tous les pièges, plutôt que le sadisme et l'exercice de la cruauté. C'est le prestidigitateur que l'on applaudit plutôt que le Roi du Crime. Car on applaudit aussi les réussites de Juve et de Fandor. Contrairement à un jugement simpliste, aucun critère moral n'influence notre admiration : on n'aime pas plus le Mal en Fantômas que le Bien en Fandor et Juve ! On n'admire que le talent des acteurs et le génie de leur imagination fertile. Et je suis certain qu'il n'entre rien de morbide dans le succès de ce roman.

# LE DERNIER PROCÈS DE MOSCOU

QUE penser d'un système qui, 49 ans après son implantation, suscite l'hostilité de certains intellectuels nourris dans le sérail ? N'y a-t-il pas là une éloquente démonstration de l'échec total d'une « révolution » que, dès l'année 1920, la majorité des gens éclairés du monde entier avaient considérée comme une monumentale duperie ?

Des « dix jours qui ébranlèrent le monde » jusqu'au procès d'aujourd'hui, le bilan des drames, des famines, des purges, du génocide, du désordre économique et moral qui ont pesé sur le destin des Russes a quelque chose d'hallucinant. Pour nous, qui arrivions à notre majorité lors des journées d'octobre, la déception qui littéralement nous accabla l'année suivante ne devait jamais connaître le moindre correctif. Qu'après un demi-siècle d'histoire soviétique, deux jeunes écrivains se voient amenés à prononcer un réquisitoire contre le régime qui les a façonnés, instruits, voire favorisés, démontre bien que tout est à refaire au pays du « marxisme-léninisme », doctrine dont le fiasco est absolument complet.

Cette dictature sur le prolétariat, annoncée au siècle dernier par Bakounine, et qui n'a cessé de s'appesantir depuis près de 50 ans au pays du knout, porte ses fruits. Nous aurions aujourd'hui le triomphe facile en assistant au désarroi que fait naître dans tous les partis dits communistes du monde le ré-

cent verdict de Moscou. Et qu'un Aragon s'élève dans « l'Humanité » contre ce verdict n'est pas un des moindres témoignages de l'effroyable confusion que le totalitarisme soviétique développa dans les esprits au fur et à mesure de son évolution. Lorsque le pâle et délirant thuriféraire de l'immonde Staline que fut Aragon en vient aujourd'hui à protester contre une décision de la « justice » soviétique, nous ne pouvons nous défendre d'un violent sentiment de mépris à son égard si nous nous souvenons de son attitude lors des massacres de Budapest et de Berlin-Est (pour ne citer que certains épisodes de la « bienveillance » moscovite aux dépens du monde ouvrier). Car le verdict de février n'est qu'un événement mineur au regard des monstruosité accumulées par Staline et qui reçurent l'approbation aveugle de tous les aragons du monde. Il est assez singulier que l'écrivain Aragon se sente aujourd'hui touché par une sanction qui atteint deux personnages de sa confrérie, alors que l'extermination de multitudes ouvrières le laissa naguère indifférent.

Le procès de Siniavski et Daniel n'est que la suite logique d'une démarche qui, apparemment ralentie après le XX<sup>e</sup> congrès, a repris peu à peu son rythme. Sans doute la protestation orchestrée de la plupart des partis communistes va-t-elle donner un coup d'arrêt aux intentions visiblement répressives qui

animent les successeurs de Krouchtchev. Certains schismes s'ensuivront-ils ? Le proche avenir nous le dira.

En tout cas, rien ne doit nous surprendre de la part d'un régime qui fait d'un pays de deux cents millions d'habitants un vaste camp de concentration et qui, depuis un demi-siècle, n'a pu réaliser la moindre des promesses contenues, dès octobre 1917, dans les proclamations du premier soviétique de Pétrograd, à savoir : abolition des hiérarchies et collectivisme intégral.

Robert PROIX

## ON DEMANDE

Un camarade préparant une thèse sur Sébastien Faure serait acquéreur de « L'Encyclopédie anarchiste », « La Douleur Universelle » et tous autres écrits et documents de la Libre Pensée et de doctrine anarchiste. Ecrire à Roland Lewin, 17, avenue Washington, Grenoble (Isère).

## AMIS DE HAN RYNER

Réunion Dimanche 13 MARS, à 14 h 45, 114 bis, rue de Vaugirard (métro St-Placide). Causerie de Louis SIMON : « Charles BAUDOUIN, l'homme, le penseur, le poète, l'ami ». Invitation cordiale aux sympathisants.

## Rien de nouveau encore concernant les objecteurs de conscience

Mais rien de grave non plus à signaler à leur sujet. La plupart d'entre eux sont d'ailleurs toujours en permission. Bien sûr, cette situation ne peut s'éterniser — les objecteurs tiennent à se rendre utiles, et les administrations pas pressées finiront bien par le comprendre. Dans un mois nous aurons certainement toutes possibilités pour vous entretenir plus longuement à propos de nos jeunes amis.

## ILS SONT PASSÉS AUX AVEUX !

Tout le monde a pu remarquer que, dans tous les pays où l'on se préoccupe de recherche nucléaire et d'explorations spatiales, ce sont les militaires qui sont les grands patrons en ces domaines. Qu'il s'agisse de l'U.R.S.S. ou des U.S.A., de la France ou de la Chine, et même de l'Espagne ou de l'Égypte — sans parler de moindre fretin, ce ne sont partout qu'uniformes de généraux et de colonels. Pas un cosmonaute qui ne soit monté en grade après son p'tit tour dans l'espace.

On sait aussi que les deux « grands », notamment, ont fait assaut de politesse il y a deux ans environ pour affirmer leurs intentions pacifiques dans leur course à la Lune et à la planète Mars. Rien que la remarque ci-dessus aurait suffi pour rendre ces déclarations suspectes. Mais on se souvient peut-être qu'il y a un an j'ai dénoncé ici-même les desseins guerriers concernant l'occupation éventuelle de la surface de la Lune et les possibilités du bombardement de la Terre à partir des bases lunaires, le

tout d'après la très orthodoxe « Revue de la Défense nationale ».

Ce qui est nouveau, depuis un mois environ, c'est que, d'un côté comme de l'autre, on est passé aux aveux. Johnson, le premier, a déclaré que la conquête de la Lune avait à ses yeux comme à ceux du Pentagone la valeur d'une victoire stratégique, et l'on peut en déduire que les problèmes du bombardement d'un point de la Terre à partir d'une base située sur la Lune sont bien près d'être résolus.

Pour ne pas être en reste, Kossyguine a fait dans le même temps un aveu parallèle, qui confirme aussi ce que l'on pouvait inférer des conditions dans lesquelles se déroulent l'entraînement des cosmonautes et la mise sur orbite des satellites de toute nature.

Les aveux sont faits. Officiellement. Les jeux ne le sont pas encore. D'ici que l'un ou l'autre des partenaires abatte ses cartes, n'y aura-t-il donc aucun moyen de l'en dissuader ? — Lucien LAUMIERE.

## Congrès de l'U.P.F.

Le congrès national de l'Union Pacifiste de France se tiendra le dimanche 27 mars à 14 heures précises au café « Le Bol d'Or », salle du 1<sup>er</sup> étage, 8, avenue de Paris, à Vincennes (métro : Château de Vincennes).

C'est le congrès annuel ordinaire, mais qui revêt une importance extraordinaire par les décisions qui y seront prises. Aussi tous les groupes, tous les adhérents de U.P.F., devraient s'y présenter très nombreux.

La souscription est moins élevée que celle du mois précédent — ce n'est pas toujours le moment des étrennes. Elle dépasse malgré tout la moyenne puisqu'elle atteint 230.000 anciens francs. Mais ce qui est réconfortant c'est le nombre des souscripteurs. C'est un signe — un bon signe.

Jean Marius, 13 francs ; Joseph Deville, 6 ; Georges Boutary, 16 ; Liliane Bovard, 3 ; Pierre Guillot, 35 ; Victor Lebrun, 3 ; Carlos Faitout, 3 ; Raymond Chartier, 8 ; Elie Volf, 4 ; Gaston Boudon, 13 ; Michel Grall, 2 ; A.D., 30 ; Danfeld, 2,50 ; Mme Charbonnier, 20 ; Jean Le Mener, 10 ; anonyme, 5 ; une lectrice des Hautes-Alpes, 43 ; M.B., 2 ; Durand, 3 ; Mme F. Gautier, 3 ; Pierre Jagueneau, 3 ; Gilbert Faure, 5 ; Bernard Dobregas, 3 ; Ripoll, 4 ; Robert Brirot, 45 ; Jean Vaulegeard, 3 ; André Guignard, 6 ; Noël et Denise Matteucci, 14 ; Burgat, 5 ; Michel Desrozier, 3 ; Louise Guérineau, 30 ; anonyme, 13 ; Léon Grandin, 10 ; Pierre Dufaut, 5 ; Séverin Férandel, 140 ; Jacques et Berthe, 10 ; J. Bournissien, 3 ; Janine Dupuy, 6 ; Charles Hédoquin, 2 ; Pierre Chabert, 10 ; A. Suc, 8 ; Pierre Chirat, 3 ; Gaston Maraval, 4 ; Paul Marmonnier, 100 ; Jean Le Bideau, 19 ; Aline Polet, 3 ; Auguste Née, 10 ; Jean Vallet, 8 ; Nicolas Faucier, 3 ; E. Mouhot, 3 ; Pascal Gongora, 3 ; anonyme, 5 ; Una pacifista, 3 ; anonyme, 6 ; Jules Gauvin, 30 ; Léopold Guérin, 6 ; Jean Goss, 6 ; Jeannine Pacory, 6 ; Jean

## POUR NOTRE ACTION

Marius, 6 ; Maryse et Jean Brandy, 3 ; Charles Duprey, 7 ; Pablo Médrano, 3 ; Marcel Morel, 3 ; Georges Kropf, 4 ; Valentin Buatois, 20 ; deux anonymes de Lyon, 50 ; A. Vola, 13 ; Edmond Gagnaire, 5 ; Jean Guichoux, 20 ; André Kerhoas, 6 ; J.-P. Jacquinet, 9 ; Pierre Lamiable, 3 ; Janine Mercier, 20 ; Agaccio, 13 ; Raoul Petion, 4 ; Robert Viala, 13,10 ; Campanelli, 22 ; Robert Séron, 6 ; anonyme, 13 ; André Legrand, 6 ; Roger Voileau, 9 ; Joseph Oretty, 20 ; Mme Spiegler, 5 ; Jo Odekerken, 14 ; Pierre Pilattre, 10 ; Simone Berger, 6 ; P. Chrysostome, 10 ; Pierre, 15 ; Jean Barachet, 18 ; Oreste Hennequin, 3 ; Roger Nicolas, 40 ; Jean-Pierre Kaiser, 22 ; Danielle Proust, 6 ; Alphonse Lopez, 3 ; anonyme, 5 ; René Zantain, 6 ; Henri Micoud, 12 ; anonyme, 1 ; Serge Chedotal, 10 ; F. Julien, 6 ; Augusta Viaud, 20 ; Malfatti, 5 ; Hubert Barthot, 12 ; Rivera, 2 ; Yves Salmon, 6 ; André Morlon, 3 ; deux anonymes, 20 ; Pruneaud, 15 ; Louis Carra, 3 ; Louise Ledin, 3 ; Geneviève Jaillet, 10 ; Marcel Cornavin, 3 ; Gérard Sella, 13 ; René Huot, 3 ; Robert Albrecht, 15 ; Claude Denis, 6 ; Maxime Gilot, 12 ; Roger Salmel, 3 ; anonyme, 10 ; Pierre Legros, 5 ; Joseph Keuhenne, 12 ; Denise Michaud, 8 ; Gilbert Lachat, 6 ; Mme et M. Bourdeau, 30 ; A. et R. Guénaire, 3 ; Primet, 3 ; Guy

Desbrosses, 8 ; Odette Meunier, 8 ; Yvonne Le Gars, 4 ; Pierre Divernet, 6 ; Santos, 12 ; Louis Heurteau, 30 ; anonyme, 10 ; Raymond Linderme, 6 ; Herreyre, 3 ; Conrad Méline, 13 ; Robert Allaume, 10 ; Léon Robert, 20 ; Roland Donnadiou, 6 ; Etienne Lorin, 6 ; Louis Perrain, 38 ; Hector Mahaut, 5 ; José Martinez, 6 ; Didier Pomarès, 11 ; Jean Virlogeux, 8 ; Daniel Lerey, 6 ; Renée Texier, 8 ; Camille Philippon, 15 ; Jean Schnepf, 2 ; Robert Verniengeal, 12 ; Lucien Métaut, 6 ; Gilbert Ferrié, 12 ; Marceau Bonna, 6 ; Raphaël Cabréjas, 3 ; Mme Avocat, 6 ; Liliane Dupraz, 5 ; Georges Bellenger, 3 ; Louis Cousin, 8 ; anonyme, 10 ; Léon Dufort, 13 ; Feuillet, 8 ; Daniel Mancel, 53 ; Hans Raymond, 3 ; G. Martin, 22 ; Hector Mahaut, 10 ; Paul Leroult, 50 ; Fernand Brière, 13 ; Pierre Gaudin, 3 ; André Barthole, 3 ; Soulié Dieudonné, 56 ; Jacques Métivier, 20 ; Maurice Bondax, 3 ; Jean Fouassier, 12 ; Lucien Delavenne, 3 ; anonyme, 20 ; André Leclair, 10 ; Louis Cheneau, 3 ; Léopold Guérin, 13 ; Marcel Janier, 3 ; Albert Simon, 3 ; Léon Deschamps, 5 ; Raoul Coustillac, 9 ; Luis Fernandez, 9 ; Jean Bossier, 3 ; Albéric Bonnemain, 3 ; Marcel Moreau, 3 ; Lucien Blot, 11 ; Jules Aberlin, 13 ; René Thomas, 3 ; Anna Dondon, 7 ; J. Parrod, 16 ; Lucien Boclet, 12 ; Claude Lefrançois, 5 ; Louis Duteil, 5 ; Mme J. Traisnel, 23 ; Lucien Boixadera, 8 ; Edmond Pailler, 3 ; Roger Moreau, 3 ; Bernard Montaland, 5.

# Cinéma

## Viva Maria — Onibaba — Tout ou rien — Quoi de neuf, Pussy Cat ?

Il est assez dangereux de prêter des intentions aux gens et d'épiloguer ensuite sur ce qu'on a imaginé. C'est sans doute en fonction de cette fausse démarche de pensée que certains attendaient des nouveautés exceptionnelles de « Viva Maria ». Déçus, ils se vengèrent de leur désillusion en attaquant le film.

Il faut avouer qu'une campagne publicitaire à l'américaine en avait accompagné le tournage. On nous a, pendant des mois, rebattu les oreilles des moindres détails de l'existence quotidienne des deux Maria. On nous a rassurés au sujet de leur amitié fraternelle et touchante. Ou inquiétés avec leurs rivalités. Enfin, le grand jeu... Pourtant, il semble que tout soit plus simple que cela et que Louis Malle ait voulu seulement faire un film pour grand public, très différent de ses précédents, tout en s'amusant. « Viva Maria » est un film farfelu et conventionnel comme une opérette mais, à l'inverse de celle-ci, il ne se prend pas au sérieux.

Mené sur un rythme assez rapide qui s'accélère encore à la fin, il essaie de ne pas s'appesantir sur les scènes qui risqueraient d'être graves, car ce n'est pas là son propos. On remarque cependant — un des graves défauts du film — que les deux premiers tiers (avec l'évocation du début de révolution, et jusqu'à la mort de Florès) sont nettement plus lourds car Malle n'arrive pas vraiment à choisir entre la parodie et le drame. C'est seulement lorsque Maria (Jeanne Moreau) transforme la révolte locale en révolution, grâce aux astuces et à l'intrépidité de Maria 2 (Brigitte Bardot) que c'est excellent parce que c'est énorme et que cela se veut énorme.

Ici, les gags sont gros, nourris d'influences assez bien assimilées des meilleurs comiques anglais et américains. Ils portent bien et s'enchaînent sur un rythme de comédie burlesque qui justifie quelque peu leur manque de finesse. Dans tout cela, il y a deux éléments intéressants : la désinvolture de Malle et son souci de mettre en valeur le plus finement possible ses deux « monstres sacrés » qui sont la gageure du film.

Désinvolture dans sa façon de jongler avec les genres. Faux film d'aventures, faux film historique, faux western qui se sert des poncifs de chaque genre pour les railler, son « Viva Maria » est une charmante comédie douce-amère qui rend odieux, sans y toucher, armée, police, rois et moines.

Quant au respect amoureux pour ses deux Maria, on le discerne à chaque instant. L'étrange tandem Bardot-Moreau est le centre du film. La « présence » de ces deux femmes si profondément différentes est telle, même lorsqu'elles sont réunies, qu'on arriverait à trouver du charme à une chansonnette du genre « Ah ! les petites femmes de Paris ! » Leurs numéros chantés sont des plus réussis et nous touchent au début par leur feinte gaucherie, plus tard par la grâce précieuse, le luxe de couleurs et de costumes dont Malle les pare. Ainsi la scène de la balançoire et celle des miroirs sont-elles particulièrement séduisantes.

Ne cherchons pas ici des nuances psychologiques, de l'analyse. Malle a choisi autre chose. Il nous livre ses deux Maria en représentation. Aussi ne saurons-nous rien d'elles ni de leurs relations entre elles. Jalousie, amitié, les deux ? Là n'est point la question. Contentons-nous de les voir mitrailler et chanter, dans un film très joliment photographié qui se moque un peu de lui-même et nous offre une ironique comédie à très grand spectacle. Pourquoi les films à grand spectacle seraient-ils toujours sérieux comme un bourgeois ? « My fair lady » avait ouvert la voie à ce nouvel esprit du film super-production.

Souhaitons qu'un sang aussi jeune continue à couler dans ses veines.

\*\*

L'intérêt de « Onibaba » (Les Tueuses) de Kaneto Shindo se place sur le plan sociologique et esthétique beaucoup plus que sur celui de l'érotisme, contrairement à ce que pourrait laisser entendre la publicité du film.

Dans « L'île nue », Shindo évoquait la situation tragique et quotidienne de ceux qui doivent parcourir chaque jour plusieurs centaines de mètres pour se procurer de l'eau et la rapporter à dos d'homme. On se souvient de la grandeur du film et de la beauté austère des images stigmatisant de telles tares sociales.

Shindo reprend la même réflexion dans « Onibaba ». Il situe son film dans le Japon de l'an 1000, dévasté par les guerres et la famine. Deux femmes (dont l'une est la belle-mère de l'autre) vivent en marge d'une zone de combats, dans une misérable cabane. Il n'y a ni argent ni nourriture. Les hommes (ici le fils de la plus âgée) sont à la guerre. La seule façon de survivre est le pillage. Les deux femmes s'associent pour tuer et dépouiller tous les soldats ou voyageurs passant dans leurs parages. Elles arrachent aux cadavres habits, armes, bijoux, vendent le tout à un trafiquant qui les paie chichement et jettent les corps dans un gouffre.

Le climat du film, c'est cette solitude d'êtres perdus dans une nature hostile et une société qui ne leur offre aucun recours. C'est la sauvagerie d'une vie uniquement végétative où les seuls maîtres sont les instincts vitaux et l'esprit de conservation. Les deux femmes tuent pour manger, dorment, tuent, etc... Un antagonisme issu du même instinct de conservation naît entre les deux femmes lorsqu'un voisin, seul rescapé de la guerre (qu'il a fuie), viendra courtiser la fille et en faire sa maîtresse. La vieille est terrorisée à l'idée de rester seule, elle a besoin de la jeune pour tuer et voler. Elle menacera, suppliera pour que la jeune quitte son amant, persuadée qu'elle finira un jour par le suivre. La vie quotidienne de la belle-fille devient alors un cauchemar, épée, surveillée qu'elle est par la vieille prête à tout et qui exerce sur elle une tyrannie continue. La fin de cette crise sera dramatique et empreinte de fatalité antique.

En fait, à travers ce cas individuel, c'est un propos plus large que poursuit Shindo. On ne peut s'empêcher de penser, devant « Onibaba », au film de Peter Brooks « Le Seigneur des mouches », dont j'ai parlé ici et qui montrait si clairement la relativité et la fragilité de la notion de « civilisation ». Shindo — avec une esthétique bien différente et débarrassée de tout l'esthétisme des anciens films japonais — nous dit comment une certaine société peut transformer l'homme en bête sauvage. Loin de constituer une garantie contre la brutalité des instincts vitaux, incapable de les canaliser ni de les satisfaire, la société n'est alors qu'une apparence trompeuse aux mains de quelques possédants que la guerre nourrit.

Dans un temps où la violence triomphe tous les jours au Vietnam, on sait gré à Kaneto Shindo de souligner — dans une œuvre plastiquement très pure, d'une gravité et farouche beauté — cette vérité vieille comme le monde et toujours incomprise : à savoir que la guerre est la décadence en soi et que toute société qui l'engendre fait retomber l'homme dans la bestialité primitive.

\*\*

C'est un regard non moins perspicace que jette sur notre société Clive Donner dans « Nothing but the best » (Tout ou rien). Clive

Donner, vous savez, c'est cet Anglais, « adolescent quadragénaire et célibataire », dont trois films en même temps ont obtenu à Paris un certain succès... Clive Donner, c'est un personnage curieux, un peu trop intelligent, un peu trop ironique, un peu trop charmant pour être vrai.

Son héros de « Tout ou rien » est un Rastignac moderne et britannique dont la désinvolture et le cynisme font tout le charme. Il trompe son monde et se sert des autres avec la plus parfaite courtoisie. Au début du film, il est le modeste employé d'une agence de transactions immobilières (Horton and Co). A la fin, après l'assassinat discret du fils Horton, on le retrouve marié avec la fille, roulant en Rolls et principal actionnaire de la maison.

A résumer cette comédie aigre-douce, on la dessèche. Il faut voir le film, car son brio et sa grâce sont justement dans des finesses, des gags qu'on ne peut raconter. L'ensemble relève d'une mise en scène très classique, l'audace est dans le ton ambigu, les jeux de mots, les subtilités d'expression des comédiens (admirablement dirigés), l'antiphrase et les allusions. Assez proche de l'école comique anglaise (style « Noblesse oblige »), ce film reste néanmoins à part grâce à une certaine maîtrise, une marque très personnelle qui est celle de Clive Donner.

\*\*

Ce n'est plus seulement une note personnelle, mais une marque éblouissante qu'on trouve dans « Pussy Cat », le troisième film de Clive Donner (le premier étant « The Caretaker »). Ici, ce n'est pas le classique humour britannique, élégant et cravaté, qui triomphe, mais la fantaisie caustique d'une merveilleuse comédie burlesque. Peter Sellers s'y promène, vêtu et coiffé en beattle, psychanalyste de quarante ans se libérant de ses névroses dans des séances collectives des plus instructives.

Peter O'Toole est un journaliste de mode trop séduisant et submergé par ses conquêtes. Dans le salon du psychanalyste, il fait des ravages et bouleverse une splendide nymphomane (Capucine, l'ex-mannequin qui promet d'être une comédienne des plus agréables).

Tout ce beau monde croit se défouler en cultivant ses névroses et, sur un rythme digne de Mack Sennett, s'engage dans des imbroglios aussi joliment absurdes que ceux d'Hellzapoppin. Il y a dans ce ballet fantastique une liberté folle, une joie de vivre pleine d'ironie et de mépris pour les conventions. On sent parfaitement que les acteurs comme le metteur en scène s'amusent sans réserve et aux dépens d'une certaine bêtise.

L'ensemble, ponctué par la musique de Burt Bacharat (popularisé par le disque et la radio), constitue un spectacle profondément délassant.

Un de ceux (comme « Zazie », « My fair lady » ou « Hellzapoppin ») qui laissent une impression de bonheur.

Ils sont rares. Ne manquez donc pas « Pussy Cat ».

**Michelle DELCOMBRE**

### Foyer individualiste d'études sociales

Le dimanche 20 mars à 14 h 30, 3, place St-Michel, à Paris, causerie par Marcel Renot : « Une révolutionnaire oubliée, Flora Tristan, grand-mère de Gauguin ».

Réunion du Foyer chaque vendredi à 20 h 30, même local.

# La vie de Carlo Frigerio

CARLO FRIGERIO, disparu le mois dernier, était vraisemblablement le doyen du mouvement anarchiste européen, sinon mondial.

Né dans le canton de Berne d'un père d'origine italienne, il avait connu ses premiers ennuis avec la Justice en 1900.

Ces Messieurs de Berne prenaient alors facilement ombrage quand on se mêlait de juger défavorablement leur voisine transalpine.

L'Italie était alors déconsidérée par la répression sauvage qui avait suivi les émeutes de Milan en 1898. Umberto 1<sup>er</sup> alors régnant avait en effet laissé carte blanche à un général nommé Bave Beccaris, qui avait inscrit d'emblée son nom au Panthéon des massacreurs, très haut après ceux de Cavaignac et de Gallifet.

Toute une émigration révolutionnaire largement essayée en Suisse avait suivi l'événement. Et dès 1900 quelques jeunes anarchistes, honnêtes Helvètes au regard de la loi, avaient cru bon de rappeler les hauts faits de la monarchie voisine dans un pamphlet sous forme d'almanach. Frigerio en était l'éditeur responsable — l'almanach est d'ailleurs une forme qui aura toujours sa préférence, et beaucoup se souviennent encore de la longue série qu'il publia en langue italienne dans l'entre-deux-guerres sous le titre d'« Almanach pour les victimes politiques ».

Un autre jeune anarchiste, Tessinois lui, et typographe de métier comme Frigerio, avait eu aussi part à l'entreprise, Luigi Bertoni.

Désormais, ces deux noms apparaîtront maintes fois liés, liés même à un troisième, celui d'Errico Malatesta. Frigerio faisant le plus souvent la liaison, Bertoni ne quitant guère sa chambre monacale de la rue des Savoises, à Genève, où quarante années durant il fit inlassablement le bilingue « Réveil-Risveglio ».

Frigerio, au rebours du sédentaire Bertoni, fut fréquemment sur les chemins, vivant tantôt à Berne ou à Genève, d'autres fois à Paris ou à Londres et aussi à Milan.

Soit qu'il fut nomade de son plein gré, soit qu'une police tâillon l'obligea à aller se faire prendre ailleurs.

Précisément il était à Paris en août 1914, où les autorités avaient cru devoir s'assurer de lui, le Carnet B, même non appliqué aux natifs, gardant son plein effet pour ce qui concernait les étrangers.

Disons même que Frigerio avait été un des sept ou huit, avec Michel Kheller, Michel le Terrassier qui est peut-être encore de ce monde, qui seront tant reprochés à Almereyda par la suite. Le directeur du « Bonnet rouge » n'avait pu moins faire, en effet, que d'intervenir auprès de Malvy pour qu'on les relâchât.

Frigerio remis en liberté avait d'ailleurs été invité à choisir la frontière de son choix. Et plutôt que de rejoindre l'Helvétie natale, il avait mis le cap sur Londres, où il savait retrouver Malatesta, qui

y avait lui-même cherché refuge après l'échec de la Semaine rouge d'Ancône en juin 1914.

Frigerio allait écrire là-bas la plus grande page de sa vie, en compagnie des quelques rares qui ne vacillèrent pas.

A Genève, Bertoni, têtue, solitaire, s'était dérobé au courant qui avait corrompu les meilleurs à la suite de la prise de position de Kropotkine, Winstch, Georges Herzig, un ancien de la Première Internationale et fondateur même du « Révolté », avec Kropotkine et Dumartheray, avaient tous perdu la tête dès le premier instant. Pour James Guillaume, il délirait tout simplement.

Bertoni dans une réponse à Jean Grave avait fort bien dit : « Nous sommes anarchistes non pas dans la mesure où nous nous adaptons au milieu mais dans celle où nous savons lui résister et nous affranchir ».

Parallèlement Malatesta, Frigerio luttait à contre-courant à Londres opposant au manifeste des Seize le fameux contre-manifeste « Anarchistes de gouvernement ».

Puis Malatesta ayant regagné la péninsule, en décembre 1919, Frigerio le rejoignait pour participer à la rédaction d'« Unità Nova », dont le premier numéro sortait le 27 février 1920.

Frigerio demeurait en Italie jusqu'à l'avènement du fascisme puis il réintégra Genève, d'où il ne s'évada plus que pour de courts voyages.

Malingre et même maladif, il n'en continuait pas moins de participer à toutes les luttes politiques, s'intéressant plus particulièrement au cours de la période fasciste à tous les proscrits qui transitaient par la Suisse ou y prenaient racine plus ou moins durable !

Un de ses grands plaisirs était de faire visite à son vieux Bertoni, qui bien que d'apparence plus robuste, le précéda dans la tombe d'une vingtaine d'années, puisqu'il mourut en 1947.

Saluons en Frigerio un des derniers d'une époque que Bertoni a définie mieux que personne dans une lettre à Cavalazzi — autre figure de l'anarchisme italo-suisse de 1900 — en ces termes :

« Les temps heureux où l'on pouvait trouver cinquante camarades capables de faire quelque chose et disposés, tous, à le faire. »

**Alexandre CROIX**

### Léo NOEL

Le bon Léo Noël, si jeune encore, vient de mourir brusquement. L'excellent directeur du Cabaret de l'Ecluse laisse un grand vide en partant si vite — un grand vide dans le monde des chansonniers, un grand vide dans notre cœur.

Imp. « E.P. », 232, r. de Charenton, Paris (12<sup>e</sup>)

Le directeur de la publication : Louis LECOIN

### Semaine du livre de la pensée anarchiste

Elle est organisée par les camarades libertaires de Montpellier du 6 au 13 mars, tous les jours de 17 h à 20 h, le jeudi de 15 h à 20 h, les dimanches toute la journée, dans le local de la S.I.A., 21, rue Vallot — près de la place St-Côme, à Montpellier.

Y seront représentées des œuvres de Bakounine, Kropotkine, Max Stirner, Jo d'Axa, Han Ryner, Georges Sorel, Elisée Reclus, Louis Lecoïn, Jean Grave, Malatesta, Pelloutier, Sébastien Faure, Voline, B. Tucker, etc.

Tous les amis de la région sont invités à cette exposition qui ne manquera pas d'intérêt.

# ENTRETIEN SUR LE PLANNING FAMILIAL AVEC LE Dr HENRI FABRE

Installé à Grenoble, Monsieur le Docteur Henri Fabre est gynécologue-accoucheur. Après avoir longtemps milité au sein de diverses organisations progressistes, il s'est entièrement consacré au problème du contrôle des naissances. En juin 1961, il fonda avec Monsieur le Professeur Georges Pascal et plusieurs amis le premier Centre Français de Planning Familial, dans la capitale des Alpes. Quelques semaines plus tard, il publia un ouvrage qui fut fort apprécié : « La Maternité Consciente » (Editions Denoël). Lecteur et ami de « Liberté », il prit part à la campagne en faveur des objecteurs de conscience et signa la fameuse lettre collective adressée en 1963 au Gouvernement.

Monsieur le Docteur Henri Fabre est vice-président du Mouvement Français pour le Planning Familial. Dix ans après la naissance de cette Association, nous avons jugé utile de lui poser certaines questions. Malgré un emploi du temps fort chargé, il nous a spontanément accordé l'interview suivante. Nous l'en remercions bien sincèrement.

Q. — A votre avis, l'élan suscité par la campagne présidentielle en faveur du Planning Familial réussira-t-il à dépasser le stade de la compétition électorale et à entraîner l'abrogation de la loi de 1920 ?

R. — Je vous répondrai en mon nom personnel et non pas comme Vice-Président du Mouvement Français pour le Planning Familial. Je ne pense pas, le Gouvernement étant ce qu'il est, que nous soyons à la veille de l'abrogation des articles 1 et 2 de la loi de 1920.

Q. — Après avoir été longtemps hostile au contrôle des naissances, l'Eglise catholique a adopté une attitude plus libérale et plus réaliste. Depuis quelques mois, ses positions ont même nettement évolué. Quelle portée attribuez-vous à cette révision ?

R. — Que l'Eglise catholique soit réaliste, cela ne fait aucun doute. Pour ce qui est de son libéralisme, voyons les choses d'un peu plus près, voulez-vous.

Certes, des théologiens ont « lâché du lest » à propos de la contraception. Cela prouve simplement qu'ils ont eu conscience d'être débordés par leurs troupes et qu'ils ont eu peur de perdre leur clientèle. Mais les Pères conciliaires se sont séparés sans rien décider et Paul VI a rappelé, devant l'O.N.U., la position traditionnelle de l'Eglise Catholique. Cela n'est pas surprenant : la condamnation des « moyens contre-nature » par Pie XI et par Pie XII, notamment, est trop catégorique et encore trop récente pour qu'il soit possible d'y revenir clairement.

La presse nous rappelle périodiquement que le Pape dans son immense sagesse, est conscient de la gravité du problème et qu'il y réfléchit. Mais, pendant qu'il réfléchit, de plus en plus nombreuses sont les brebis qui s'égareront dans nos centres de Planning Familial. Cela ne peut pas durer. Les réflexions du Saint-Père vont aboutir et l'oracle va être rendu. Il y a sera question des valeurs surnaturelles à sauvegarder, du vœu créateur de l'Amour, du sens sacré de la famille, de la spiritualisation du couple, des valeurs transcendantes, de la recherche incessante du dépassement de soi, etc. Viendront ensuite des considérations sur la régulation de la fécondité au niveau de la conscience du couple, sur la chasteté dans l'union conjugale, sur l'ordre des valeurs dans l'intention des époux. Personne n'y comprendra rien, chacun interprétera à sa manière et le tour sera joué.

Dans quelques décennies, le Vatican proclamera *urbi et orbi* qu'il a toujours été le champion de la libre maternité. (N'affirmez-vous pas qu'il a été à la pointe du combat

contre le nazisme ?). A moins que d'ici là, il ne se considère assez fort pour donner un « tour de vis » ! Cela dépendra des circonstances, du rapport des forces.

Le libéralisme de l'Eglise n'est qu'une tactique utilisée dans un pays donné, à un moment donné, sur un point donné. Demandez donc aux Espagnols ce qu'ils pensent du libéralisme de leur Clergé. Par contre, les Anglais ont l'impression que les catholiques n'exercent sur eux aucune pression, même pas dans le domaine du contrôle des naissances.

La force de l'Eglise catholique réside dans son autoritarisme. Mais elle sait, au besoin, reculer... pour mieux sauter, le moment venu.

Q. — Si les méthodes contraceptives étaient autorisées et largement divulguées, le nombre des avortements diminuerait certainement de façon considérable. Dans ces conditions, pensez-vous qu'il soit nécessaire d'abroger la loi de 1920 tout entière ou de maintenir les articles 1 et 2 qui répriment la « provocation à l'avortement » ?

R. — Certes, il est maintenant bien établi, malgré les affirmations contraires du R.P. de Lestapis, que la vulgarisation des contraceptifs fait diminuer le nombre des avortements. Par contre, dans les pays où l'on a admis l'avortement sur simple demande, on n'a pas noté une baisse sensible du nombre des avortements clandestins.

Mais le véritable problème est de savoir si, en l'état actuel des choses, l'abrogation pure et simple des articles 1 et 2 de la loi de 1920 est souhaitable.

Je vous ferai d'abord remarquer que l'avortement n'est pas une solution au problème du contrôle des naissances. Cette femme dont j'interromps la grossesse aujourd'hui, je la reverrai pour peu qu'elle soit très féconde, dans trois mois, puis trois ou quatre mois plus tard, et ainsi de suite pendant dix, vingt

et vingt-cinq ans, à moins qu'elle n'en meure avant.

De plus, l'avortement, même bien fait, n'est pas sans dangers. Le Japon et les pays de l'Est sont en train d'en faire l'expérience.

Enfin, et surtout : par nature, spontanément, je serais pour l'abrogation pure et simple des articles 1 et 2 de la loi de 1920. A la réflexion, et je réfléchis à ce problème depuis bientôt vingt ans, les choses sont moins simples qu'elles ne le paraissent.

On peut être pour la liberté absolue de l'avortement, sans aucune restriction, au nom de la liberté de la femme à disposer d'elle-même. On peut au contraire, en fonction de principes religieux, se déclarer opposé à l'interruption de grossesse dans tous les cas (voir la loi espagnole, par exemple). On peut adopter des positions intermédiaires et admettre des indications plus ou moins larges de l'avortement. Dans ce dernier cas, tous les degrés sont possibles, depuis la position extrêmement dure du Code Pénal français jusqu'à l'attitude très libérale du gouvernement suédois. Tout le problème est de se maintenir dans une juste mesure, et ce n'est pas facile.

A ceux qui militent en faveur de l'abrogation pure et simple des articles 1 et 2 de la loi de 1920, je demande quelle attitude ils adopteraient s'ils se trouvaient en face d'un désespéré qui enjambe le parapet d'un pont. Ils l'empêcheraient de se noyer, bien sûr, portant ainsi atteinte à la liberté de l'Homme à disposer de son corps.

Aux doctrinaires qui réclament l'interdiction absolue de l'avortement dans tous les cas, je pourrais citer mille exemples qui démontrent que leur attitude est purement théorique et qu'une fois mis en face d'un cas concret qui les touche de près, ils se montrent moins catégoriques. Tel ce prêtre, professeur dans une école chrétienne, qui de-

mandait que sa nièce, mineure « de bonne famille » soit avortée dans les plus brefs délais. C'était un cas tellement douloureux et tellement particulier !

En ce qui me concerne, si j'ai très clairement et très nettement défini la limite entre la contraception et l'avortement, je n'ai pas encore pu distinguer nettement entre la mise à mort d'un coupable, celle d'un nouveau-né et celle d'un fœtus *in utero*. Je sais bien qu'il y a une différence : on guillotine contre le gré de l'intéressé, on pratique l'euthanasie et l'avortement avec l'assentiment de la mère. Cette nuance ne me suffit pas pour interrompre des grossesses « à la demande ».

Vous pouvez considérer qu'un ovule fécondé depuis quelques heures, voire depuis quelques semaines est un amas de cellules que l'on peut extraire sans scrupules de l'utérus. Mais lorsque la question va se poser deux mois, trois mois ou six mois plus tard, comment refuser ce qu'on aurait accepté en début de grossesse ? Ce serait une injustice flagrante. Alors, où est la limite ? Je sais bien qu'il faudra, un jour ou l'autre, en définir une. Mais pour le moment, je suis mal à l'aise. C'est une des raisons qui m'ont incité à fonder une Association de Médecins Rationalistes pour en discuter, pour essayer d'y voir clair.

Par contre, je suis parfaitement à l'aise pour admettre l'avortement comme un moindre mal, lorsque la mère ou l'enfant court des risques. Je trouve qu'il est indigne d'un pays civilisé de refuser une interruption de grossesse lorsque l'intéressée a contracté la rubéole et que son enfant a de grandes chances d'être sourd ou aveugle. Il est inadmissible — et c'est pourtant ce qui s'est produit il y a peu de temps — qu'un médecin soit empêché de faire avorter une débile mentale âgée de 11 ans et

5 mois, et enceinte de deux mois à la suite d'un viol.

Q. — Depuis quelques mois, la presse française porte un grand intérêt aux progestatifs de synthèse, plus connus sous le nom de « pilules ». Certains spécialistes estiment que ces produits anti-conceptionnels présentent des inconvénients et des dangers. Que pensez-vous de ces « pilules » ?

En France, plusieurs sortes de « pilules » (notamment l'Enidrel, le Lyndiol) sont vendues en pharmacie sur présentation d'une ordonnance médicale. Ces produits anti-conceptionnels sont-ils recommandés ou déconseillés par le Mouvement Français pour le Planning Familial ?

Le Mouvement Français pour le Planning Familial préconise l'utilisation de diaphragmes et de gelées spermicides, après visites médicales. Cette méthode contraceptive est-elle absolument saine et efficace ?

R. — Le Mouvement Français pour le Planning Familial ne préconise pas une méthode anticonceptionnelle plutôt qu'une autre. Il s'efforce justement de faire admettre par les Pouvoirs Publics que, dans un pays laïque, tous les contraceptifs sont mis à la disposition des usagers éventuels, et non pas seulement, comme cela s'est fait jusqu'ici, ceux qui ont la bénédiction du Pape. Il appartient au médecin de prescrire, en accord avec le couple, la méthode qui lui paraît la plus appropriée.

En ce qui concerne la « pilule », chaque médecin peut en penser ce qu'il veut, qu'il appartienne ou qu'il n'appartienne pas au Mouvement Français pour le Planning Familial. Pour mon compte personnel, je suis extrêmement prudent dans sa prescription.

Certes, il s'agit d'un contraceptif très efficace. Mais son mode d'action et certains de ses effets secondaires sont encore mal connus. Si j'étais une femme, je ne prendrais pas de « pilules » pendant plus de six mois. Je ne les prescris donc jamais pour plus de six mois... et quand je ne peux pas faire autrement.

Q. — Vous militez depuis des années en faveur du Planning Familial. Vous avez fait des conférences, écrit des articles et un livre, fondé le premier Centre français. Bref, vous vous êtes donné corps et âme à une œuvre sociale difficile mais nécessaire. Pensez-vous que vos efforts et ceux de vos amis aient porté leurs fruits ? Quelles sont les qualités principales et les éventuelles lacunes de votre action ?

R. — Je n'ai pas créé, nous avons créé, une poignée de militants et moi, le premier centre français de Planning Familial. Il nous faudrait des heures pour faire le bilan de notre action. Disons simplement qu'il est nettement positif. La montagne de superstition, de préjugés, de tabous et de mythes qui nous barre la route a été sérieusement ébranlée. Dans combien de temps la voie sera-t-elle absolument dégagée ? Je n'en sais rien. Cela dépendra de notre résolution, de notre persévérance.

Interview recueillie par Roland LEWIN.

NOTE DE LA REDACTION. — Tout ne pouvait pas être dit et défini nettement dans cette interview — nous le comprenons parfaitement. Toutefois, la question de l'avortement est chose trop grave et elle intéresse trop de monde pour que nous nous contentions de ce qui est ci-dessus dit à son sujet. Nos amis Fabre et Lewin ne nous en voudront certainement pas si dans le prochain numéro nous précisons notre pensée concernant cette affaire d'une si grande importance. Nous ne serons pas d'ailleurs, quant au fond, tellement en contradiction avec eux.

## Contre la peine de mort

Georgie Viennet écrit à M. Jean Nocher

Monsieur,

Présidente d'une Association qui a pour but d'obtenir l'abolition de la peine de mort et la prise de position à cet égard de notre pays qui reste — en Europe occidentale — le seul, avec l'Espagne, à maintenir une sanction irréparable qui nous semble non seulement barbare et anachronique, mais INUTILE à la défense de la Société, je ne puis laisser sans réponse les quelques aperçus hâtifs, péjoratifs et malveillants que vous avez énumérés dans une récente émission, en donnant à des auditeurs de bonne foi, sur notre compte, une opinion toute personnelle et partielle, plutôt que de leur apporter, — puisque vous êtes, dites-vous, épris de justice —, les arguments leur permettant de juger et de faire le point, sous un angle non seulement objectif, actuel et concret, mais surtout constructif, du grand problème qui préoccupe les 87 députés signataires d'une récente proposition de loi.

Nous ne sommes pas, Monsieur, des « âmes sensibles ». C'est parce que l'assassinat nous fait horreur que nous sommes contre la peine de mort : « singulière logique qui combat le crime par le crime et l'assassinat par l'assassinat », nous dit Albert Camus après Clemenceau, qui n'était certes par un naïf épris de sensiblerie, et qui qualifiait la peine de mort de « crime social », en ajoutant « on continue de tuer dans le même sentiment que le meurtrier lui-même pour qui

tuer, c'est supprimer. On va... tuer. Pourtant, la grande théorie de l'exemple a disparu. L'échafaud, qui était une parade, est devenu une chose dont on a honte et qu'on cache. »

Si l'on croyait à l'exemple, il faudrait, Monsieur, retransmettre à la Télévision une exécution capitale. Mais cela aurait pour résultat, vous ne pouvez en douter plus que nous, de soulever d'horreur les honnêtes gens, et de déchaîner chez d'autres sadisme et cruauté. Or, ce n'est pas la mort qu'il faut faire craindre, c'est la vie qu'il faut faire respecter. Voilà notre programme, qui s'intéresse beaucoup plus aux victimes qu'aux assassins.

La peine de mort existe en France et pourtant les crimes s'y multiplient : les malheureux enfants enlevés à leurs parents et martyrisés, le commissaire « tombé au champ d'honneur », les vieillards spoliés, les femmes exploitées et terrorisées par les lois du « milieu ». On décèle le fou ou le sadique après son crime : s'il est enfermé, on le relâche trop souvent à mauvais escient et trop tôt, le régime des prisons pervertit le délinquant primaire, la Société rejette celui qui sort de prison, en bref la peine capitale couvre un défaitisme social qui en augmente l'injustice et l'absurdité.

Pour amender le crime, vous proposez, Monsieur — alors que le passé nous enseigne que cela n'a jamais servi à rien — de donner

des aides au bourreau et de multiplier les exécutions ; nous proposons, parce que nous savons que la criminalité est engendrée par des tares mentales, morales et sociales, de laisser de côté le vieil épouvantail inutile pour faire place au respect de la vie, à une moralité plus agissante, à un assainissement général dans tous les domaines, à une justice transformée qui punira et frappera les coupables certes, qui aura pour but de les rendre inoffensifs, mais en se souvenant toujours qu'ils sont des hommes et que la loi doit les sauver et non les perdre.

Et ceci n'est pas une utopie, Monsieur. Des Associations comme les nôtres, éprises de dignité humaine et de progrès, poursuivent inlassablement, chacune dans leur domaine, et avec de trop faibles moyens, des efforts tendant à la sauvegarde morale de nos jeunes, à la répression de la violence, à la lutte contre le taudis et l'alcoolisme, à la récupération de l'individu et à son amendement. J'aurais souhaité que vos auditeurs le sachent : ils en auraient été plus reconfortés que par des perspectives négatives et vengeresses, et ne nous auraient pas classés dans la catégorie souvent moquée des « illuminés intellectuels » ou des « rêveurs idéalistes », mais seulement dans celle des gens de cœur et de bon sens qui font confiance en l'humain tout en connaissant ses faiblesses.

Georgie VIENNET

ON a pu lire dans « France-soir » du 9 février 1966 un entrefilet relatant que « la jeune Yael Ben Yehuda, l'une des speakerines les plus appréciées de la radio israélienne », avait refusé « de lire une publicité pour une célèbre marque allemande d'automobiles ». La speakerine, d'après la dépêche, a déclaré : « J'accepte de présenter n'importe quelle publicité, mais je refuse de vanter les produits allemands. »

Cela rappelle à l'esprit les titres de la presse parisienne en 1928, acclamant Amundsen qui venait de refuser, paraît-il, de prendre place à bord d'un avion offert par l'Allemagne et qui lui avait préféré, pour se porter au secours de Nobile, l'aéronaute italien prisonnier de la banquise, un appareil français, le Latham que pilotait Guilbaud. Toute cette surenchère patriotique — l'avion de Guilbaud, préparé en vue d'effectuer un raid sous les tropiques, allait disparaître corps et biens dans l'Arctique — devait s'achever en drame, tandis que les patients brise-glace soviétiques, seuls à donner une aide efficace, sauveraient de la folle équipée de prestige mussolinienne les quelques épaves matérielles et humaines qui en pouvaient être récupérées.

Vingt-quatre heures après la dépêche de « France-soir » sur la speakerine israélienne, le même quotidien nous apprenait que les rabbins qui dirigent les trois grandes organisations juives de Hollande avaient protesté contre le prochain mariage de la princesse Beatrix avec un aristocrate allemand, et fait connaître qu'ils n'y assisteraient pas, sans aucun doute parce que le futur appartient autrefois aux jeunesses hitlériennes. Il n'entre pas dans notre intention de rapprocher ces deux attitudes, celle de la présidente de télévision et celle des rabbins. En effet, il est ridicule de s'en prendre aux appareils photographiques ou aux lames de rasoir de ce que les hitlériens ont massacré les juifs quand ils gouvernaient l'Allemagne; nous avons connu, à l'époque où la germanophilie militante embrassait la droite française (qui n'attendait que les excès nazis pour devenir germanophile !), des gens qui, chez nous, adoptaient aussi cette attitude de boycottage économique parce qu'ils n'avaient pas pardonné l'annexion de l'Alsace-Lorraine, l'invasion de la Belgique, les sévices infligés aux populations des régions occupées. En revanche, nous pouvons dans une certaine mesure admettre que des prêtres juifs refusent d'assister au mariage d'une princesse avec un ancien membre des organisations qui exterminaient leurs coreligionnaires; nous disons bien : « dans une certaine mesure », parce que depuis vingt et un ans les jeunesses hitlériennes n'existent plus et que le comte Claus von Amsberg devait être assez jeune à ce moment-là, c'est-à-dire en ce temps épouvantable où, sans possibilité aucune de refus ou d'opposition, chaque Allemand était, dès la « maternelle », happé par le fanatisme inexorable d'un régime de haine et de sang. Le marquis de Deleitosa, président de plusieurs banques espagnoles, était, lui, non un enfant, mais un adulte en pleine maturité quand il faisait partie, ainsi que le rappelle Henri Rougemont dans « Défense de l'homme » (n° 207, janvier 1966), « de ce gang franquiste qui adressait tous ses encouragements à un certain Hitler spécialisé dans l'incinération des sujets hébraïques »; or, dans « l'Opinion économique et financière » du 30 décembre 1965, ne lit-on pas que « le baron Guy de Rothschild a présenté récemment à de hautes personnalités de l'administration et des affaires, réunies dans les salons de l'hôtel Ritz, le marquis de Deleitosa », président du Banco... etc., etc. ?

Entre l'attitude des rabbins — encore que nous ne puissions contester leur protestation, nous qui croyons au brassage des races, à la pénétration réciproque des pa-

# JOSUÉ, HITLER et Cie

tries, à la supranationalité, et aux dépassements hardis d'un exécutable passé, nous pour qui les impératifs de l'amour et de la nature l'emporteront toujours sur les griefs de l'histoire et sur le magistère des traditions, — entre leur attitude, donc, et celle du baron de Rothschild, nous préférons sans hésiter celle des rabbins. Sans doute des prêtres devraient-ils savoir absoudre; du moins le ressentiment des rabbins Schuster, Rodriguez-Perreira et Soetendorp peut-il être désintéressé et provenir d'un courroux sincère. Tandis que le pardon de M. de Rothschild procède d'une singulière indulgence, qui vaut son pesant (de veau) d'or.

\*\*\*

L'a-t-on fait exprès? Sinon, il y a, vous l'avouerez, de ces coïncidences...

« France-soir » publie, peut-être le savez-vous, la Bible en bandes dessinées. Et justement, dans ce numéro du 10 février 1966 où figurait en page 5 la protestation des trois rabbins motivée par les atrocités exterminatrices d'Adolf Hitler, la série verticale d'images illustrant la page 6 était consacrée aux exploits du Hitler hébreu, Josué. Et voici en quels termes ses prouesses étaient contées, amalgame d'Écriture et d'exégèse aux fins de vulgarisation populaire :

« Après avoir pris Jéricho (...), Josué — comme fera Napoléon — faisait la guerre « avec les jambes de ses soldats », parcourant en tous sens pour le conquérir le pays de Canaan. Et, selon l'ordre de Dieu, il exterminait les Cananéens.

« Ce chef militaire, qui fait passer tous ses adversaires au fil de l'épée, peut nous paraître barbare. Mais on doit bien se rappeler qu'aucun compromis n'est possible entre Israël et les ennemis de Dieu. Israël doit être un peuple « à part ».

« Constamment sollicité par la contamination des cultes cananéens, il était vital pour lui de se défendre contre cette contagion rituelle et idolâtrique en détruisant non seulement les autels et les usages païens, mais les Cananéens eux-mêmes. Israël est le peuple consacré à Dieu. Il est porteur d'un message, sa destinée est « transcendante » [c'est-à-dire qu'elle va au-delà d'un simple nationalisme religieux, qu'elle s'élève au-dessus du reste en vertu d'une mission en quelque sorte universelle] : quand Israël, d'ailleurs, se compromettra avec d'autres nations, la Bible nous le montrera se dégradant, s'avi-lissant, et bientôt châtié par Dieu.

« Josué avait déjà anéanti le roi de Jéricho et son peuple, le roi d'Aï et son peuple, il avait ensuite capturé et pendu cinq autres rois (après avoir anéanti leurs peuples. (...) La Bible n'énumère pas moins de trente et un rois (...) et, par conséquent, de trente et un petits peuples exterminés. »

On allait fort en génocide, sur la terre de Canaan, dans ce temps-là !

Car ce n'est pas à Napoléon que Josué fait penser : Napoléon n'exterminait pas de façon coutumière et systématique la population des pays conquis par lui; il se bornait à la pressurer d'impôts, y compris l'impôt du sang, et à fermer les yeux sur les pillages opérés par ses maréchaux et sur les viols commis par ses grenadiers. C'est plutôt Hitler qui vient à l'esprit, puisqu'on a vu sous ce conquérant et ses affidés de véritables exterminations se perpétrer, contre les juifs, contre les tziganes, contre d'autres communautés raciales ou religieuses (par exemple en Croatie); encore Hitler procédait-il par ségrégation : passant « au fil de l'épée » (selon la technique de son siècle et de son pays) ce qu'il estimait inférieur, il entendait assujettir les peuples vain-

cus simplement entachés de décadence. Tandis qu'avec Josué il n'y avait ni distinction ni recours : c'était le nettoyage par le vide ! Si la possibilité lui avait été donnée de mener sa tâche jusqu'au bout, il aurait purgé la terre de tout ce qui n'était pas de sa race, et l'humanité entière serait juive.

Les motifs de Josué et ceux de Hitler n'étaient pas très différents. De Hitler aussi on pourrait très bien dire, en se plaçant dans l'optique des thuriféraires du monde aryen au lieu de se placer dans celle des apologistes du monde mosaïque : « Ce chef militaire peut nous paraître barbare. Mais on doit se rappeler qu'aucun compromis n'est possible entre le III<sup>e</sup> Reich et les ennemis de l'Allemagne. Les Germains doivent être un peuple « à part ». Ce peuple est chargé d'un message, sa destinée est « transcendante », c'est-à-dire qu'elle va au-delà d'un simple nationalisme mystique, qu'elle s'élève au-dessus du reste en vertu d'une mission universelle. » Lui aussi considérait comme une source de dégradation, comme une cause d'aviilissement, dignes du châtiement sinon d'aveh, du moins de Wotan, toute compromission de son peuple « avec d'autres nations »; il avait édicté des lois punissant les rapports sexuels interraciaux (lois aujourd'hui en vigueur dans l'Afrique du Sud, qui participa à la guerre contre le racisme hitlérien, ô ironie !), et il dénonçait la décadence de « la France enjuivée et négroïde », où on laissait les gens s'aimer sans se soucier de leur couleur. Tel fut Hitler. Mais Josué fut pire; loin de se borner à légiférer pour empêcher que ses sujets ne s'éprissent de partenaires choisis dans le pays envahi (« sinon Iaveh ne continuera pas à chasser ces nations devant vous, mais elles seront pour vous un filet et un piège, un fouet dans vos côtés et des épines dans vos yeux »), il avait entrepris d'exterminer les Cananéens jusqu'au dernier, et il s'y employait ferme quand une mort prématurée le surprit à l'âge de cent dix ans, l'habitude, chez les généraux, étant déjà en ce temps-là de mourir vieux.

On ne sait pas trop comment se comportèrent ceux des Cananéens qui survécurent; il est probable toutefois, que, si certaines de leurs filles se laissèrent tenter malgré tout par les charmes des soldats juifs, ils durent en tondre quelques-unes, qu'ils célébrèrent longtemps des cérémonies du souvenir dans leurs Oradours, et qu'il y eut alors des Yael Ben Yehuda cananéennes à visage de Némésis pour boycotter les produits des négociants hébreux.

\*\*\*

Chacun comprendra que, libertaires, nous ne puissions discuter de ces choses en catholiques, en protestants, en juifs, en marxistes, etc., mais, ainsi qu'il est logique, en libertaires seulement. Or, l'enseignement libertaire mène à condamner de façon rigoureuse tout ce qui ressemble au fanatisme religieux, politique ou racial. Il n'est pas vrai qu'aucun peuple ait jamais été le peuple élu, qu'aucun peuple ait jamais été chargé par un royaume extra-terrestre d'une mission supérieure et universelle, qu'aucun peuple ait jamais été fondé à en exciper pour s'octroyer des privilèges et justifier sa domination. Toute prétention à détenir une telle mission et de telles prérogatives constitue une imposture dictée par l'orgueil, par l'appétit de puissance, par une arrière-pensée de subversion, quelquefois aussi, reconnaissons-le, par des difficultés, problèmes et soucis d'ordre matériel qui prenaient dans les temps anciens l'aspect de fatalités historiques et que la raison seule doit aujourd'hui

réussir à éliminer. Rien n'est plus haïssable que la solution autarchique qui consiste pour un peuple à se livrer aux endoctrinements du pouvoir, du parti, de la secte, et à se croire — ou à feindre de se croire — investi d'une mission qui, pour être salvatrice dans ses desseins et dans ses objectifs, commence invariablement par être exterminatrice dans ses moyens et dans ses effets. Et rien ne pouvait porter un plus grand préjudice, sinon un plus grand démenti, à l'idée et à l'espoir du « progrès humain » que le fait de voir Hitler, en quête d'espace vital, intoxiquer tout un peuple en plein XX<sup>e</sup> siècle, avec un détestable esprit messianique, comme Josué, à la conquête de la Terre promise, le fit en des temps fabuleux et indéterminés.

La résistance suscitée par les messianismes intransigeants est normale, inévitable, liée à la défense de la liberté de pensée et d'expression. On ne peut donc s'en étonner ni s'y opposer raisonnablement; tout au plus est-il permis de professer des opinions divergentes sur le choix des méthodes de résistance. Mais nous n'accepterons jamais, au nom même des libertés que ces messianismes tentèrent d'effacer, la notion de responsabilité collective, non plus que celle de représailles différées d'une génération à l'autre... ou reportée des êtres sur les objets. Refuser, en 1966, de se raser avec une lame allemande à cause des fours crématoires nazis, c'est presque aussi peu défendable que de refuser d'acheter un complet chez un juif parce que Josué massacra les Cananéens, à cette différence près que nul ne se sent plus aujourd'hui solidaire de ce peuple évanoui.

Boycotter les produits allemands, c'est favoriser la menace sur l'Allemagne d'une crise semblable à celle qui lui fit choisir Hitler pour guide. Les mêmes causes risquant d'engendrer les mêmes effets, aucun homme sensé — et surtout aucun juif — ne peut souhaiter une chose pareille.

S'il n'y a pas de peuple élu, cela implique qu'il n'y a pas non plus à nos yeux de peuple maudit, toute idée de malédiction ayant un contenu mystique incompatible avec l'enseignement libertaire. (Cette idée nous tracasse toujours, soit dit en passant, chaque fois que nous voyons ou entendons répéter la parole de Louise Michel : « Le pouvoir est maudit, c'est pourquoi je suis anarchiste. ») Quiconque entreprendrait de proscrire à jamais de l'humanité, de déclarer impur et de boycotter tout peuple qui s'est rendu coupable d'atrocités majeures serait obligé non seulement de s'interdire toute relation extérieure, mais encore de se retrancher de sa propre communauté. Un libertaire ne peut pas plus, sans se dégager, être germanophile qu'être antisémite; l'une et l'autre de ces atti-

tudes seraient contraires à l'enseignement qu'il reçoit et qu'il propage.

Les atrocités qu'on a vues en ce XX<sup>e</sup> siècle surpassent tout ce qu'on avait vu auparavant, en raison surtout du nombre accru des hommes, de l'ampleur accrue des conflits, de l'efficacité accrue des moyens; mais la barbarie n'a pas augmenté et les causes n'ont pas varié. Le fanatisme — religieux, politique ou racial — est à l'origine des horreurs contemporaines comme de celles de jadis; ce fanatisme, forme exacerbée, hypertrophique, de l'esprit de mission, s'accompagne certes de motifs économiques souvent pudiquement (c'est-à-dire hypocritement) voilés, qui l'animent et le propulsent, et qui l'expliquent en partie, et qui l'excuseraient si — comme les marxistes semblent incliner à le croire — ils l'expliquaient tout à fait. Guerre de 1914, révolution russe, guerre d'Espagne, guerre de 1939 et ses suites, persécutions hitlériennes, persécutions staliniennes, guerres de colonisation et de décolonisation, ce siècle aura fait à la cruauté humaine une place si éminente qu'il n'aura rien à envier, dans la suite affligeante de l'histoire, aux plus sanglants de ses prédécesseurs. Et toujours c'est le fanatisme, l'intransigeance, le refus de permettre à l'autre d'être ce qu'il est, au nom d'une idéologie suprême, d'une mission reçue d'En-haut chez les croyants, du déterminisme naturel chez les athées, ont jeté, par groupes, par milliers, par millions, les poitrines des uns devant les fusils des autres, ou des familles disloquées dans des camps séparés, et des êtres désormais sans nom et sans mémoire dans des crématoires ou dans des charniers.

Puisqu'il ne faut pas recommander cela, il faut donc mettre fin au messianisme chauvin, agressif, exterminateur. Et aussi aux causes économiques qui sont derrière et que nul, fût-il très éloigné de les juger prépondérantes, ne saurait toutefois méconnaître. Conclusion : c'est une erreur que d'entraver tout ce qui rapproche les peuples, d'entretenir tout ce qui les divise; or, un mariage international, interracial, ne peut qu'être un acte favorable (même si, quand il s'agit de princes, cela n'a pas une grande portée, comme il paraît ressortir des longs siècles de guerres entre peuples dont les souverains contractaient pourtant des unions conjugales fort cosmopolites). En outre, c'est une faute que de gêner la multiplication des échanges commerciaux entre tous les peuples, fût-ce entre ceux (surtout, peut-être, entre ceux) que séparent les plus vives haines, et le plus sévèrement motivées. Voilà pourquoi, d'un point de vue libertaire, nous ne pouvons appuyer ni l'attitude de la speakerine israélienne hostile aux « produits boches » ni celle des rabbins hollandais face au conjungo princier. On ne peut pas ne rien changer au présent — dans l'ordre moral et matériel — si l'on veut que l'avenir soit meilleur que le passé.

P.-V. BERTHIER

## LIBERTÉ... DE SOURIRE

FÉVRIER étant consacré à la Lune, je suis allé trouver un personnage que la Presse oubliait : Pierrot, le légendaire Pierrot. Je le rencontrai au moment où il sortait non pas du cabaret mais d'une rôtisserie à la mode : le Papon Fin.

— Je viens, me dit-il, de déguster comme tout le monde un poulet grillé.

Je le regardai, stupéfait. Il portait ses vêtements traditionnels sur le bras et jonglait avec sa coiffure. Son teint n'avait rien de blafard, on eût dit qu'il revenait de Megève. Il sourit.

— Hé oui, la Lune, pour moi, c'est fini. Ils sont en train d'en faire la banlieue de Moscou et de New York. Je ne tremperai plus son croissant dans le café-crème de mes illusions.

— Vous saviez qu'elle était spongieuse ?

— Bien sûr, c'est pour cela que je lui confiais mes larmes. Excusez-moi, j'ai rendez-vous avec Colombine et Arlequin, mes associés. Nous allons ouvrir un magasin de lustrerie.

— A l'enseigne de...

— ... « Ma chandelle est morte ». Au revoir, Monsieur !

Et il disparut dans le firmament resplendissant de néon.

\*\*\*

La Lune est un astre mort. Sacha Distel est un astre mort-né.

Quand ses partenaires les Brutos se déculottèrent sur la scène de l'Olympia, on crut voir tirée à quatre exemplaires une figure lunaire bien connue...

Jacques DARLA